

LA

# CHASSE AUX BELLES-FILLES,

OU

## GARÇON A MARIER,

VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

PAR MM. LAURENCIN ET B. LOPEZ,

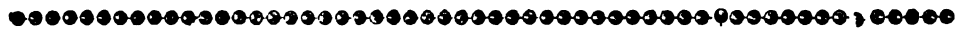
Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 juillet 1843.

### DISTRIBUTION :

ONÉSIME BOMBARDA.....	M. HYACINTHE.	OPHÉLIE, fille de Vaufleu-	
M. CHARENÇON.....	M. DUMESNIL.	ry.....	M <sup>me</sup> BOISGONTHIER.
VAUFLEURY .....	M. NEUVILLE.	IDALIE, ouvrière.....	M <sup>lle</sup> SAINT-HILAIRE.
LE COMTE OLGAR.....	M. LYONNEL.	MALVINA, } .....	M <sup>lle</sup> D'HARVILLE.
ANATOLE, commis marchand	M. HAMEL.	VALENTINE, }	
ROUSSELOT.....	M. MANUEL.	MATHURINE, blanchisseuse.	M <sup>lle</sup> LAMBERT.
JEAN - PIERRE, filleul de		ROSE, idem .....	M <sup>lle</sup> LEFÈVRE.
Rousselot.....	M. DUSSERT.	ANNETTE, }	
M <sup>me</sup> BOMBARDA .....	M <sup>lle</sup> FLORE.	CONSTANCE, }	M <sup>lle</sup> COURTOIS.
LOUISON.....	M <sup>lle</sup> MESNIÉ.	AGATHE, }	
GENEVIÈVE, nièce de Rous-		CATHERINE, }	M <sup>lle</sup> LÉONTINE.
scot .....	M <sup>lle</sup> GRAYF.	MODESTE, }	
LAURE, fille de Charençon..	M <sup>lle</sup> LUCILE.	BRIGITTE.....	M <sup>lle</sup> BERTHAUD.

OUVRIÈRES, PAYSANS, PENSIONNAIRES, ÉLÈVES DE DANSE, INVITÉS.

La scène, au premier et au quatrième acte, est à Paris; au second, à Arcueil; au troisième, à Gisors.



### ACTE I.

Une arrière-boutique de bijouterie en faux. A droite, un comptoir. — A gauche, une cheminée avec glace. — Une table. — Porte au fond et portes latérales.

#### SCÈNE I.

ROUSSELOT, écrivant à une table; ANATOLE, IDALIE, MATHURINE; puis, M<sup>me</sup> BOMBARDA; ensuite, LOUISON, FANNY et OUVRIÈRES.

CHŒUR.

Ais du Brasseur.

Sans retard, il faut en finir,  
Accourez tout de suite.  
Dépêchons, où je vais partir,  
Si l'on ne vient plus vite.

(M<sup>me</sup> Bombarda entre.)

TOUS.

Ah! enfin.

ANATOLE.

Eh! vite, M<sup>me</sup> Bombarda, mon épinglé.

MATHURINE.

Mes bouques d'oreilles, M<sup>me</sup> Bombarda.

IDALIE.

Et moi, mon cœur, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

M<sup>me</sup> Bombarda! M<sup>me</sup> Bombarda!.. Attendez donc, saperlotte! quand vous me bombarderez tous de mon nom, je suis votre servante, mais je ne puis pas vous servir... trente-six à la fois! Laissez-moi appeler mes jeunesse, j'en ai plusieurs à mes ordres... (Elle sonne une cloche.) Allone, dépêchons-nous.

LOUISON, accourant.  
Voilà, Madame.  
ANNETTE, FANNY et MALVINA, de même.  
Voilà! voilà!  
M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
Allons, bon!.. elles vont descendre toutes, à présent.  
MALVINA.  
Qu'est-ce qu'il y a?  
M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
Il y a, mes petites chattes, qu'on me réclame diverses objets en raccommodage ici.  
FANNY, à Anatole qui s'avance.  
Ah! oui, je sais, Monsieur, une épingle...  
ANNETTE.  
Avec une perle... et une manière de couleur qui se mord la queue.  
ANATOLE.  
C'est ça.  
IDALIE.  
Et moi, mon cœur, vous savez, Louison.  
ANATOLE.  
Votre cœur est en raccommodage, Mademoiselle.  
IDALIE, fièrement.  
Pourquoi pas?  
LOUISON.  
Un cœur en faux, n'est-ce pas?  
IDALIE, se récriant.  
En faux! moi! par exemple! jamais!.. Et vite, n'est-ce pas? ma chère... car je pars à trois heures pour la province... je vais à Gisors.  
LOUISON.  
Ah!  
ANATOLE, s'approchant d'elle.  
Quoi! Mademoiselle, vous allez...  
IDALIE.  
A Gisors... certainement... (A part.) Tiens, ce Monsieur, qu'est-ce que ça lui fait?... (A Louison.) C'est ma cousine, la première modiste de la ville, qui me demande pour une quinzaine.  
M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Mathurine.  
Et vous, la jolie banlieue, voilà-t-il vos boucles d'oreilles?  
MATHURINE.  
Oui, Madame.  
M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
Attendez que je vous les attache.  
(Elle lui aide.)  
ANATOLE, qui pendant ce temps a pris rapidement une lettre dans sa poche, s'approchant d'Idalie.  
Mademoiselle, puisque vous allez à Gisors, oserais-je vous prier de remettre ceci?  
IDALIE.  
Ah! du mystère! voyons... (Elle prend la lettre.) A M<sup>lle</sup> Laure... Un poulet!  
ANATOLE.  
Chut!  
IDALIE, se redressant.  
Et c'est à moi? Sachez, jeune gant... (Elle regarde ses mains,) à vingt-neuf ans, qu'une demoiselle ne remet de ces choses-là aux autres que

lorsqu'elle n'est plus susceptible d'en recevoir pour son compte.

(Elle lui rend la lettre.)

ANATOLE, insistant.

Mais...

IDALIE, avec fierté.

Adressez-vous au gouvernement... il est payé pour ça... (A M<sup>me</sup> Bombarda.) M<sup>me</sup> Bombarda, au plaisir de vous voir... Quant à la petite note pour la réparation de ce cœur... (Elle montre le cœur en or.) trop sensible... (Elle rit.) vous savez?... c'est M. Alcindor, mon cousin.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Commu, connu.

(Idalie sort en lançant un regard fier sur Anatole, à qui Annette remet une grande épingle.)

ANATOLE, donnant de l'argent.

Tenez, Madame, voilà ce que je vous dois. (A part.) Suivons cette modiste, que je soupçonne d'être moins bégueule qu'elle ne le dit, et décidons-la.

(Il montre la lettre, et sort en courant.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, aux ouvrières.

Puisque vous voilà, mes enfans, avant de rentrer à l'atelier, partagez-vous la besogne d'aujourd'hui. (Leur donnant une caisse.) Tenez, vous trouverez là dedans un assortiment de bijoux à polir.

LES JEUNES FILLES.

Oui, oui, M<sup>me</sup> Bombarda.

(Elles prennent leur ouvrage pendant ce qui suit!)

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LOUISON, FANNY, MALVINA, OUVRIÈRES, ROUSSELOT et JEAN-PIERRE.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, voyant entrer Jean-Pierre.  
Vous demandez?

JEAN-PIERRE.

Excusez, Madame... c'est à mon parrain Rousselot... (A Rousselot.) Je venais vous dire que Cadet a mangé son avoine.

ROUSSELOT.

Ah! bien... Et toi?

JEAN-PIERRE.

Et moi aussi. (Se reprenant.) C'est-à-dire, pardon... (Les jeunes filles rient.) Tiens, ça vous fait rigoler, vous autres.

(Il prend la taille de Malvina.)

MALVINA, effrayée.

Ah!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le repoussant.

Eh! dites donc, si vous voulez bien tenir vos mains dans vos poches.

JEAN-PIERRE.

Pourquoi qu'elles rigolent de moi? Toutefois et quantes qu'une Parisienne m'asticote, je l'asticote; si elle me rasticote, je la rasticote aussi. (Les jeunes filles rient, il va à elles.) Plait-il?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'arrêtant.  
Minute!.. A-t-il l'air mauvais sujet donc, ce gros banlieue-là!

JEAN-PIERRE, à Rousselot.  
Fin finale, Cadet et moi nous vous attendons là, en dehors, avec la carriole.

ROUSSELOT.  
Suffit, je suis à toi... Tenez, M<sup>me</sup> Bombarda, voyez... c'est-il ça?.. (Il lui montre ce qu'il vient d'écrire.) Je vous cède quatre arpens de mon terrain entre Paris et Arcueil.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
Et j'y ferai bâtir une maison pour y abriter mes cheveux blancs, quand j'aurai quitté mon commerce.

ROUSSELOT.  
Mais, nous signerons cet acte de vente en même temps que le contrat de mariage de votre fils, M. Onésime, avec ma nièce Geneviève.

LOUISON, à part.

Que dit-il?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est ça.

(Elle lit l'acte.)

JEAN-PIERRE.

Hein?.. M<sup>lle</sup> Geneviève se marierait!.. elle me ferait cette niche!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je tape à ces arrangements, père Rousselot. (A part.) C'est toujours une femme de plus pour mon grand bêta de garçon... et une belle-fille comme j'en veux une.

ROUSSELOT.

Allons, Jean-Pierre. (Poussant un léger cri.) Aïe!.. CRFFF...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein?

ROUSSELOT.

Encore ma maudite goutte qui me taquine!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

La goutte!.. moi qui allais vous l'offrir.

ROUSSELOT.

Merci, pas aujourd'hui... je crains une attaque... (A Jean-Pierre.) Allons, Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE, à part, réfléchissant.

Marier Geneviève à un faraud de Parisien qui en a là tant d'autres.

(Il regarde les ouvrières.)

ROUSSELOT.

Eh bien! Jean-Pierre, auras-tu bientôt fini de reluquer ces innocentes?

JEAN-PIERRE.

Eh! eh! dame!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le repoussant.

Oui-dà! on t'en commandera, pataud! (A part.)

En voilà un que je ne voudrais pas rencontrer dans une promenade peu fréquentée extra-muros, et passé minuit... Je ne serais pas sans venette.

ROUSSELOT, à qui Jean-Pierre donne sa canne et son chapeau.

Bien!

JEAN-PIERRE, lui offrant le bras.

Aprésent, prenez mon anse, père Rousselot.

(A part.) Oh! je suis d'une humeur!.. Si c'est moi qui conduis, je plains ce pauvre Cadet.

ROUSSELOT.

Au revoir, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Au plaisir... Et vous, jeunes filles, à l'atelier. L'oisiveté est la mère de tous les vices... c'est même l'aïeule de pas mal d'enfants.

ENSEMBLE.

Air de la Retraite.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Jeunes filles, par vos travaux,  
Faites prospérer la boutique,  
Et faites croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

LES OUVRIÈRES.

Allons gaiement, par nos travaux,  
Faire prospérer la boutique,  
Et faisons croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

ROUSSELOT et JEAN-PIERRE.

Nous vous laissons à vos travaux;  
Faites prospérer la boutique,  
Et faites croire à la pratique  
Que l'or vrai vaut moins que le faux.

(Les ouvrières montent à l'atelier, Rousselot et Jean-Pierre sortent par le fond.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Louison.

Ah! Louison! fais-nous servir le café, ma petite, et dis à Onésime que nous allons déjeuner.

LOUISON.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M<sup>me</sup> BOMBARDA; puis, LOUISON.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, décidément... plus j'y pense... de toutes les belles-filles que je couche en joue... la jeune Geneviève est peut-être celle qui ferait le mieux mon affaire... vu que hors barrière... en fait de vertu, on est moins exposé à trouver du frelaté que dedans l'enceinte... Et dame, avec Onésime, il me faut du solide... il est si Nicaise...

LOUISON, entrant, tenant une cafetière et des tasses.  
Voilà, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci, ma petite, mets ça là... (A elle-même.) Je tremble toujours qu'il ne se laisse piper par quelqu'une de mes jeunesses... C'est vrai, ce grand Blaizot-là... c'est venu au monde un 21 décembre, le même jour que l'hiver, et ça vous a des passions fougueuses qu'on le dirait né à la mi-août!.. (Bruit au fond. Ecoutant.) Mais, c'est lui que j'entends, je crois... (Grand bruit, et un cri dans l'escalier.) Ah! seigneur Dieu! encore ce

grand Jérusalem qui se laisse déboiler dans l'escalier.

(La porte s'ouvre brusquement. Onésime paraît, assis par terre.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ONÉSIME.

Bonjour, Maman... Ce n'est rien... c'est moi, n'avez pas peur, ne vous dérangez pas.

LOUISON, qui a couru à lui.

O mon Dieu!

ONÉSIME, se relevant.

C'est moins que rien... mais j'ai eu une fièvre peur... j'ai cru que j'allais m'enfoncer le crâne.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Le crâne!

ONÉSIME.

Le revers du crâne.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Maladroit!.. Allons, assieds-toi vite.

(Louison va chercher une chaise.)

ONÉSIME, à Louison,

Merci, ô Louison!.. je vous ai aperçue en songe toute la nuit... Dites-moi, n'auriez-vous pas perdu une de vos jarrettières?

LOUISON.

Moi? Non, Monsieur?

ONÉSIME, tendrement.

C'est singulier, j'ai pourtant rêvé que j'en trouvais une à vous... rose!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Allons, à table!.. ton café va refroidir... (A Louison.) L'avez-vous sucré, petite?

LOUISON.

Oui, Madame.

ONÉSIME, assis.

Je le trouve d'une douceur veloutée... (Bas.) comme vos yeux de perruche, ô Louison!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, faisant une tartine.

Dorons-lui la pilule... (Haut.) Tu vois, je te fais moi-même une tartine, mon petit chéri.

ONÉSIME.

Hum! maman Bombarda me câline bien, ce matin... Qu'est-ce donc qu'elle me mijote dans son for intérieur?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, lui donnant la tartine.

Tiens... Et maintenant je veux te faire une proposition agréable... N'éprouves-tu pas le désir de te marier, mon Zizime?

ONÉSIME.

Moi! si je... (Il échange un regard avec Louison.) si j'éprouve... Dame! c'est selon... Comment entendez-vous ça?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je l'entends avec une femme jeune et qui ait de quoi.

ONÉSIME.

Oui ait... il faut qu'elle en ait... de quoi? (A part.) Aie! pauvre Louison!.. (Haut.) Ça n'est pas facile à trouver.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ne t'inquiète pas, j'ai plusieurs belles-filles en vue.

ONÉSIME.

Ah! vous... plusieurs?..

(Il regarde Louison.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, je me suis mise en chasse pour toi, et j'en ai dépisté quelques-unes très avantageuses dans diverses localités du royaume.

ONÉSIME.

Ça ne peut pas s'arranger, Maman.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Parce que?

ONÉSIME.

Parce que... Je vais vous expliquer ça... laissez-moi seulement finir votre chicorée...

(Il boit; M<sup>me</sup> Bombarda le regarde et gesticule avec impatience. Il lui fait signe d'attendre.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien! voyons, pour quelle raison refuses-tu?..

ONÉSIME, se levant.

La raison, c'est que...

(Chantant.)

J'aime mieux ma mie, ô gué!

J'aime mieux ma...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je te prie, monstre, de brider ta langue et de ne pas alarmer nos pudeurs en nous parlant de ta maîtresse.

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Crois-tu donc que je te permettrai un alliage à cent pieds au-dessous de ton niveau... toi, Onésime Bombarda?..

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tu vas te taire un peu!..

ONÉSIME.

Mais... ais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, avec autorité.

Ne bèle pas davantage... et sois plus filial, ou je te laisse devenir tourlourou!

LOUISON.

O ciel... et je serais cause!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tu dis, petite?

LOUISON.

Rien, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Va dans l'atelier me quérir un petit écriin rouge avec un médalion dedans.

LOUISON.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Et toi, tu réfléchiras à ce que je t'ai dit, en allant porter ce bijou à M<sup>lle</sup> Félicité, tu sais?

ONÉSIME.

Oui, m'man.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et dépêche... elle part tantôt pour son pays.

Encore une qui a eu de la chance ! Au bout de quinze ans de service chez M. Béchamel, ce vieux célibataire décédé au moment où il y pensait le moins.

ONÉSIME.

Quelle distraction !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et il laisse six mille livres de rente à M<sup>lle</sup> Félicité ! et la voilà qui voyage, qui va à Marseille chercher une jeune nièce.

LOUISON, rentrant.

Est-ce ça, Madame ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oui, mon enfant.. (A Onésime.) Allons, toi, en route... et pense bien à ce que je t'ai dit, choisis... marié ou tourlourou chez les *zajoutes*.

LOUISON, à part.

Je le vois peut-être pour la dernière fois!..

ONÉSIME, à Louison.

Comptez sur moi, ô Louison !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Allons!..

ONÉSIME.

Maman, voulez-vous que je vous dise.. je vous vénère foncièrement, mais... vous êtes une grosse aristocrate !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ouais!.. je crois qu'il m'agonit ! Enfant ingrat ! moi qui ne me suis pas remariée pour lui ! O... , ayez donc des petits !

ENSEMBLE.

Aux de la Dame blanche.

Ah ! combien en ce monde,  
Et combien en ce jour,  
Nous avons, à la ronde,  
De tourmens par l'amour.

(Onésime sort.)

SCÈNE V.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LOUISON.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Béta!.. justement ce je craignais ! Ah ! si je connaissais la mijaurée... son compte serait bon.

LOUISON, à elle-même.

Allons, du courage... (Haut.) Madame...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

De quoi ?

LOUISON.

Pardon, Madame... c'est que je voudrais... vous allez trouver ma demande bien singulière, peut-être...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Va toujours.

LOUISON.

Vous qui m'avez reçue ici en apprentissage.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je sais ça... Après ?

LOUISON.

Eh bien ! voyez-vous... cet état-là... j'en préférerais un autre. Une de mes amies m'a dit qu'on demande une ouvrière dans son magasin de modes, en province.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Modiste, toi!.. Après ça.. dame! ma petite...

Aux du Matelot.

Mais n'allez pas m'accuser de caprice,  
En vous quittant, je veux vous embrasser !  
Peut-être un jour me rendrez-vous justice,  
Lorsqu'en ingrante, il me faut vous laisser.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'embrassant.

Adieu, ma biche ! et que ton cœur résiste  
Aux amoureux qui viendront te presser !  
Chère Louison ! prends l'état de modiste,  
Mais garde-toi pourtant de l'exercer,  
Mais garde-toi pourtant de l'exercer.

VAUFLEURY, au fond, à la cantonnade.

Allons, allons donc, Ophélie!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tiens ! M. Veaufleury ! sa fille et ses pironnettes...

(Louison sort par l'escalier.)

SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, VAUFLEURY, OPHÉLIE.

VAUFLEURY, faisant une pirouette.

Je vous présente mes civilités, M<sup>me</sup> Bombarda.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Toujours fringant, M. Vaufleury!.. après ça, un maître de danse!.. Et votre chère demoiselle ?

VAUFLEURY.

Vous allez la voir... (Retournant au fond.) Eh bien ! Lille ; mais viens donc, ma chère petite. OPHÉLIE, accourant d'un air de jeune pensionnaire. Me voici, me voici, mon petit papa...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment que ça vous en va, ma belle ?

OPHÉLIE, faisant une révérence modeste.

Très bien, Madame... je vous remercie, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dites donc... il me semble qu'elle a encore gagné depuis la dernière fois.

VAUFLEURY.

C'est vrai... dame... ça pousse si vite, la jeunesse... et puis l'exercice, la danse, ça développe.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, riant.

Trop, des fois...

VAUFLEURY.

Pas elle... Oh ! toujours la même candeur... (Riant.) Ah ! ah ! croiriez-vous que ce matin encore, Lillie me demandait... (Riant.) Ah ! ah ! si c'était sous un chou que je l'avais trouvée... ah ! ah!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ! ah ! ah!.. chère petite... Ah bien ! à son

age, moi... j'étais plus éduquée que ça en botanique... (Regardant Ophélie.) N'importe, c'est un fameux brin de fille... un morceau de roi.

VAUFLEURY, pirouettant.

Je dirai même un morceau d'opéra... sous certains rapports!.. Elle est parfaitement susceptible d'incendier et de me donner pour gendre un milord, un ambassadeur!.. Tout à l'heure, encore, elle était pourchassée par un Moscovite très opulent.

OPHÉLIE, très vivement.

Ce n'est pas ma faute, papa... c'est un de vos élèves, M. Olgar, qui vient à votre classe de danse pour apprendre les pas français.

VAUFLEURY.

Je ne t'en fais pas un crime, mon enfant... j'ai bien vu que tu lui as décoché un regard... oh! mais, un regard à mettre en déroute un régiment de Cosaques.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

D'un seul regard! c'est fort... c'est fort beau, jeune fille!.. Ah! si l'on avait eu de ces regards là à sa disposition en 1814!.. mais tirons le rideau sur ce passé qui n'est plus... Vous avez bien fait de rembarquer ce suborneur... Continuez...

OPHÉLIE.

C'est bien mon intention, Madame...

VAUFLEURY.

Elle est si chaste... si pudique... c'est même là ce qui m'a fait désespérer de son avenir chorégraphique... Croiriez-vous qu'elle ne peut pas se décider à lever le pied plus haut que la rotule... tandis qu'il faudrait...

(Il fait une pirouette.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est malheureux pour les amateurs de *Terpischore!*

VAUFLEURY.

Au reste... j'y renonce, et je viens vous dire un mot de nos projets de mariage... tout en vous faisant une commande d'ornemens asiatiques.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tiens!

VAUFLEURY.

Oui, je me propose de donner incessamment, chez moi, une fête orientale... j'y ferai danser mes jeunes élèves dans un ballet de ma composition... Il me manque bien encore plusieurs sujets... mais je vais faire une tournée extérieure... pour trouver des recrues... On m'a parlé d'Arcueil comme d'un endroit fertile... Mais, pardon, voulez-vous m'accompagner à votre atelier?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tout de suite, M. Vaufleury.

VAUFLEURY, bas.

Et nous causerons de nos jeunes gens. (A Ophélie.) Lilie... attends-moi un moment... Venez, belle dame.

ENSEMBLE.

Air de Marguerite.

Nous saurons réunir,  
Au gré de nos coquettes,  
Et le faux des aigrettes  
Et le vrai du plaisir.

(M<sup>me</sup> Bombarda et Vaufleury sortent.)

## SCENE VII.

OPHÉLIE, seule.

(Après la sortie de Vaufleury et de M<sup>me</sup> Bombarda, Ophélie a fait une superbe pirouette.)

Voilà comment je l'épouserai, leur grand colifichet!.. Moi, un mariage de maillechor, lorsque j'ai là sous ma serre d'aiglonne parisienne un tendre tourtereau de l'ukraine... qui fait le pied de grue là-bas... (Elle court regarder au fond.) Non... parti... envolé... Ah! faut-il que ce jeune boyard soit naïf donc! s'effaroucher d'une œillade... Le fait est qu'il doit me trouver d'une sagesse bien... Clarisse Harlowe... car voilà deux mois que je joue avec lui la pensionnaire... (Riant.) pas de l'académie royale... Mais il faut ça, quand on veut arriver... devenir la moitié d'un boyard... et j'y tiens... Oh boyard, quel honneur!

Air : Air qu'un sylpheléger.

Oui, le cœur enivré,  
Comme une souveraine,  
Dans le fond de l'Ukraine,  
Boyarde je vivrai

A la cour,  
En comtesse,  
En princesse,

J'irai même un beau jour  
Au palais de Saint-Petersbourg.  
A moi donc, pour compatriotes,  
Des Tartares et des charlottes;  
Déjà je rêve un sort charmant,  
Comme la Belle au Bois dormant,  
Traîneaux légers, coursiers rapides,  
Humbles vassaux, châteaux splendides,  
Enfin, pour couronner tout ça,

(D'un air modeste.)

La couronne d'oranger là.

Ah! ah! ah!

Oui, le cœur enivré, etc.

Et ce projet de mariage avec le bijoutier stimmlera M. Olgar, j'espère... (Olgar parait au fond.) Ah! tiens, c'est lui! (Elle compose son maintien.) Attention!

SCÈNE VIII.

OLGAR, OPHÉLIE.

OLGAR.

Enfin, je vous trouve seule!

OPHÉLIE, jouant la surprise et l'effroi.

Ah!.. ah! Monsieur...

OLGAR.

Rassurez-vous... écoutez-moi, belle Ophélie!

OPHÉLIE.

O ciel! ô ciel! laissez-moi... n'approchez pas, Monsieur... ou je vais appeler mon papa.

OLGAR, la retenant.

De grace, n'appellez pas... Que craignez-vous donc?

OPHÉLIE.

Je ne sais... mais... Milord... une demoiselle seule, avec un jeune homme fort bien...

OLGAR, vivement.

Vous trouvez?

OPHÉLIE.

Ah! Senor, n'abusez pas d'un aveu...

OLGAR.

Moi, abuser... jamais... je vous aime trop pour cela... charmante Ophélie!..

OPHÉLIE, soupirant.

Ah! les hommes sont si frauduleux!

OLGAR.

En France, c'est possible... mais dans ma patrie, où je vous offre de me suivre...

OPHÉLIE.

Comment!

OLGAR.

Comment? mais dans une bonne calèche à plusieurs chevaux qui vous conduiront à une de mes terres.

OPHÉLIE.

Une terre! (A part.) Attention; baissons les yeux.

OLGAR.

Avec un château.

OPHÉLIE.

Un château! (A part.) La bouche en cœur.

OLGAR.

J'en ai quatre.

OPHÉLIE.

Quatre! (A part.) Rougissons d'indignation.

OLGAR.

Eh bien?

OPHÉLIE, se redressant.

Boyard! vous me prenez pour tout autre... retirez-vous.

OLGAR.

Ophélie, écoutez!..

Aria: Jeune fille aux yeux noirs.

Consentez à me suivre...

OPHÉLIE.

Encore! c'est infâme!

Me parler d'un château!..

OLGAR.

Peurquoi donc refuser

L'amant qui peut un jour vous appeler sa femme?.

OPHÉLIE, le regardant.

Quel gage en donnez-vous?

OLGAR, embarrassé.

Quel gage? ce baiser...

OPHÉLIE, résistant.

Quelle audace!

Ah! de grace,

Respectez...

OLGAR.

Écoutez

Ma tendresse.

OPHÉLIE.

La sagesse

A mes yeux,

Vaut bien mieux.

(Parlé.) Laissez-moi, laissez-moi... ou j'appelle mon papa!..

ENSEMBLE.

OPHÉLIE.

Quelle audace!

Ah! de grace

Écoutez!

Respectez

Ma jeunesse,

Ma sagesse...

A mes yeux,

Rien de mieux.

OLGAR.

Ah! de grace,

Sans menacé,

Permettez...

Écoutez

Ma tendresse,

Mon ivresse!

A vos yeux,

Quoi de mieux?

OPHÉLIE, le repoussant vigoureusement.

Laissez-moi donc!.. (Elle sort en appelant.)

Mon papa! mon papa!

SCÈNE IX.

OLGAR; puis, LOUISON, et ensuite ONÉSIME.

OLGAR, se rajustant.

Peste soit de l'ingénue et de sa vertu!.. Je dois convenir que je n'en ai pas encore trouvé de cette force-là... Aurait-elle pris des leçons de pugilat chez M. Charles Lecour, le fameux professeur?.. Ma foi, j'ai bien envie de laisser là cette Lucrèce et de chercher des distractions ailleurs...

(Il va prendre son chapeau.)

LOUISON, entrant, à la cantonnade.

Merci, Mesdemoiselles... je vais prendre un commissionnaire pour porter ma malle, et si M<sup>lle</sup> Idalie consent à m'emmener avec elle en province...

(Elle soupire et arrange un peu son chapeau devant la glace.)

OLGAR, qui s'est arrêté en l'orgnant.

Quel minois charmant! Moi qui parlais de distractions, en voici une délicieuse... Ma foi, un baiser n'a jamais tué personne... et l'on a vu le contraire.

(Il s'approche doucement de Louison l'embrasse.)

LOUISON, poussant un cri.

Ah!

ONÉSIME, qui vient d'entrer.

Ah bien!.. ne vous gênez pas... (A Louison qui passe près de lui en fuyant.) Fi! Mademoiselle!

(Il veut la retenir.)

LOUISON.

Laissez-moi...

(Elle sort.)

ONÉSIME.

Hein?... ah! c'est comme ça?... Oui, je vous laisse... (A Olgar qui rit et veut sortir aussi.) Minute... jeune boîtes vernies... vous allez me donner une explication.

(Il prend une pose de boxeur.)

OLGAR.

Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, mon très cher... (Le lorgnant.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?... méthode de carrefour... garde de cocher de fiacre... si donc! c'est détestable!.. c'est Courtille en diable.

ONÉSIME.

Venez-y toujours à la Courtille... Oh! quelle danse... Je suis fâché que Louison ne soit pas là pour l'humilier devant elle!... Allons donc...

OLGAR.

Vous l'exigez... soit...

(Il s'avance, lui donne rapidement plusieurs coups de poing, l'envoie tomber, et sort en riant.)

## SCÈNE X.

ONÉSIME, seul.

Il s'en va, le lâche! (Se relevant.) Il fait bien, le lâche!... Et elle, Louison!... encore une petitelâche, aussi!... me planter là... (Il montre la place où il est tombé.) Pour un boulevard italien, un orchestre des Variétés, moi qui refusais pour elle des femmes d'une volée... Oh! oui, bien supérieure à celle que je viens de recevoir... comptant. (Se reprenant.) Que dis-je! du tout... Ah! la douleur m'égare!... Je mériterais des douches, mais je lui apprendrai... je me vengerai... et pour commencer... attends un peu... (Il sonne la cloche.) nous allons voir!... Ah! Louison... vous ne me connaissez pas... On ne connaît pas encore le jeune Onésime...

(Il sonne plus fort, les jeunes filles accourent.)

## SCÈNE XI.

ONÉSIME, ANNETTE, FANNY, MALVINA, OUVRIÈRES; puis, M<sup>me</sup> ROMBARDA.

ONÉSIME, sonnant toujours.

Arrivez... arrivez...

FANNY.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MALVINA.

Est-ce que le feu est quelque part.

ONÉSIME.

Oui...

TOUTES.

O ciel! Où donc?... où donc?

ONÉSIME.

Ici dedans... à mon individu... dans mon cœur!... Je brûle d'épouser quelqu'une... Qui est-ce qui veut être ma femme? Vous, Fanny?... toi, Malvina?... vous, Sophie?... toi, Lilia?... vous?... toi?...

(Il court après les ouvrières pour les embrasser.)

LES OUVRIÈRES.

Voulez-vous finir...

ENSEMBLE.

AH:

ONÉSIME.

Ecoutez donc,  
Ne dis pas non.  
A vous, je m'adresse;  
Vois mon émoi;  
Épousez-moi,  
Je suis fou de toi.

LES JEUNES FILLES.

Non, Monsieur, non.  
D'où lui vient donc  
Tant de hardiesse?  
Ah! laissez-moi.  
Mais, sur ma foi,  
Il est fou, je croi!

M<sup>me</sup> ROMBARDA, accourant.

Eh bien! quoi? Que signifient ces cascades?

MALVINA.

C'est M. Onésime que voilà déchainé après nous.

FANNY.

Comme un tigre amoureux!

M<sup>me</sup> ROMBARDA.

Hein? Onésime!... Qu'est-ce que vous leur voulez, à ces jeunesses?

FANNY.

Dame! il veut...

M<sup>me</sup> ROMBARDA.

Silence! je m'en doute... Mais (A Onésime.) répondez-vous? grand vaurien... Est-il véridique que...

ONÉSIME.

Oui... Eh bien!... oui, là... je veux une moitié... (Vivement.) Tout entière... Unissez-moi à n'importe laquelle... à une brune... à une châtaigne... mais bien vite... Je voudrais déjà être



ACTE II, SCENE II.

9

a la mairie.. au repas de nocce... et même, oui...  
à la lune de miel.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, avec joie.

Il serait possible?... tu consens?... (A part.)  
Il aura eu peur des Zajoutes. (Haut.) A la bonne  
heure ! mon garçon... Dès demain j'irai te pré-  
senter à une future.

ONÉSIME.

Demain ! que demain ? Ah !

M<sup>me</sup> BOMBARDA, riant.

Est-il pressé donc ! Patience ! demain, tu ver-  
ras M<sup>lle</sup> Geneviève, une banlieue très soignée.

ENSEMBLE.

Aix de Cocorico.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Pour trouver un sage compagne,  
Mon fils prend le meilleur chemin :  
Une vertu de la campagne  
Rendra son bonheur plus certain.

ONÉSIME.

Pour mieux choisir une compagne

Moi je prends le meilleur chemin ;  
Une vertu de la campagne  
Rendra mon bonheur plus certain.

LES JEUNES FILLES.

Quoi, pour trouver une compagne,  
Il quitte Paris dès demain ?  
Mais croit-il donc à la campagne,  
Pouvoir éviter son destin ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Tu verras Geneviève,  
Vertu sans prix,  
Comm' hors Paris  
On les élève.

ONÉSIME.

Partons, maman : d'avance j'en suis fou,  
Partons ; déjà je voudrais être en coucou !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Onésime lutine les jeunes filles. — Sa mère cherche  
à l'arrêter.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un vaste hangar de blanchisserie aux environs d'Arcueil. — Ce hangar, situé au milieu d'une cour entou-  
rée d'une petite haie, est ouvert de tous côtés. — Au fond de la cour, un intervalle pratiqué dans la  
haie laisse voir un petit chemin bordant la rivière, qu'on aperçoit également, ainsi que le lavoir. —  
A droite, la campagne ; à gauche, le pignon d'une maison jaune. — Ça et là, des cuves, des ba-  
quets, etc., etc.

SCÈNE I.

JEAN-PIERRE ; puis, MATHURINE, ROSE,  
VICTOIRE et AUTRES BLANCHISSEUSES.

(Au lever du rideau, les jeunes filles sont au bord  
de la rivière, d'où elles retirent leur linge. —  
Jean-Pierre écoute à gauche ce qui se dit dans la  
maison. — Cessant d'écouter.)

JEAN-PIERRE.

Allons, bon.. voilà mon parrain Rousselot qui  
parle tout bas à sa nièce ; actuellement je ne  
pourrai pas savoir si Geneviève accepte le Pa-  
risien...

(Il s'assied avec colère sur un baquet.)

SCÈNE II.

JEAN-PIERRE, ROSE, MATHURINE, VIC-  
TOIRE, CONSTANCE, BLANCHISSEUSES.

MATHURINE, à ses camarades.

Allons donc, vous autres.

ENSEMBLE,

Aix de la Normande.

LES BLANCHISSEUSES.

Pour nous, quel plaisir,  
En voyant finir  
L'ouvrage !  
Au rivage,  
Après nos travaux,  
On trouve à propos  
Un briq de repos.

MATHURINE, regardant Jean-Pierre.  
Qu'est-c' qu'il fait comm' ça ?

CONSTANCE.

A quoi donc qu'il rêve ?

MATHURINE, lui frappant sur l'épaule.  
C'est-il point, oui-dà,  
A mamzelle Gen'viève ?

JEAN-PIERRE.

Je n' vous dis pas non.

MATHURINE.

Ah ben ! mon garçon,  
Cette poulette-là  
Vous échappera.

(Elles rient toutes.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pour nous, quel plaisir, etc.

MATHURINE à Jean-Pierre.

Comme ça, c'est votre amour pour Geneviève  
qui vous met martel en tête ?

JEAN-PIERRE.

Peut-être ben.

ROSE.

Ah ben !... si vous ne battez pas mieux le  
briquet, l'amadou ne prendra pas !...

JEAN-PIERRE.

Possible !... ça me regarde.

MATHURINE.

Eh ! dites donc, n'allez toujours pas vous pé-  
rir dans de l'eau de javelle avant ce soir ! C'est  
aujourd'hui dimanche, et vous me devez une  
contredanse.

ROSE.

Et à moi aussi.

LES AUTRES.

Pauvre Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE, les regardant.

Hein ? dire que si je voulais... je n'aurais qu'à  
étendre la main... pour en... (Se levant avec co-  
lère.) Et Geneviève me préférerait... Ah !...

MATHURINE.

Ah bah ! elle vous préfère quelqu'un !.. Tiens,  
tiens... (Aux autres.) Entendez-vous, vous au-  
tres ?... (A Jean-Pierre.) Et qui donc ?... Sans  
vous flatter... il n'y en a pas beaucoup dans  
l'endroit qui vous dégotent...

JEAN-PIERRE, avec fatuité.

On s'en flatte et reflatte... Envisagez-moi un  
peu cette façade.

(Il se pose.)

ROSE.

Le fait est qu'on se contenterait à moins.

JEAN-PIERRE.

Je crois bien... mais ça ne lui suffit pas, à  
elle, il lui faut un muscadin à présent... un ca-  
pitaliste.

MATHURINE.

Comment que vous dites ça ?.. capi...

JEAN-PIERRE.

Eh ! oui, un habitant de la capitale... un Pa-  
risien, quoi... un bijoutier que sa mère est dans  
la maison.

MATHURINE.

Et le futur ?

JEAN-PIERRE.

Ah ! lui, pas encore... Je l'attendais ici pour  
le voir.

ROSE.

Un bijoutier !.. Ah ben ! mon pauvre Jean-  
Pierre, je vous plains.

MATHURINE.

Heureusement, il n'y a pas que M<sup>lle</sup> Gene-  
viève de jolie fille dans le pays.

ROSE.

On en trouve qui la valent bien, sous le rap-  
port du physique et des mœurs.

JEAN-PIERRE.

Je dis pas, mais...

(Il soupire.)

Atr. de Manon Giroux.

Ma belle a si fine taille

Comme individu,

Elle a, comme une volaille

Chaque bras dodu.

Moi qui sans peine soulève

Cinq cents livr's, ma foi !

L'amour qu' j'ai pour Geneviève

Est plus fort que moi.

(Il se laisse retomber sur le baquet.)

ROSE.

En v'là-t-il un amour renversant !

MATHURINE.

Voulez-vous que je vous disc, moi ? Si j'étais  
que de vous...

JEAN-PIERRE.

Oui, dites... (A part.) Je te vois venir, toi...  
(Haut.) Si vous étiez que de moi...

MATHURINE.

Eh bien ! je ferais un autre choix.

JEAN-PIERRE.

On y pensera, la grosse.

(Il lui prend la taille et cherche à l'embrasser.)

MATHURINE.

Ah ben ! non... pas de ça, Jean-Pierre (Riant.)  
Ah ! ah ! vous me chatouillez.

ROSE, le tirant par sa blouse.)

Laissez-la donc !

JEAN-PIERRE, prenant Rose.

Je veux bien.

MATHURINE, même jeu.

Finissez donc !

JEAN-PIERRE, les prenant toutes deux.

Pour finir, faut commencer.

MATHURINE, s'échappant.

Ah ben ! non... je n'aime pas qu'on me cha-  
touille quand il fait si chaud, euf !

JEAN-PIERRE.

Pourquoi que vous m'asticotez... Vous savez,  
moi, dès qu'on m'asticote...

MATHURINE.

Ah ! Dieu ! que j'ai chaud !.. Pour un rien, je  
me plongerais dans la rivière... Voulez-vous ?

ROSE.

A présent ?.. Oh ! non... il fait trop grand  
jour... ce soir, à la bonne heure !

JEAN-PIERRE.

Ce soir... ça va... j'en suis.

ROSE.

Vous ! non pas. D'ailleurs, M. Rousselot a  
défendu aux garçons de venir se baigner dans  
son enclos.

MATHURINE.

Mais, si vous êtes bon enfant... vous allez ve-  
nir nous donner un coup de main pour finir  
d'étendre notre linge.

JEAN-PIERRE.

C'est que j'aurais voulu voir le Parisien.

ROSE, le prenant par un bras.

Eh ! vous ne le verrez que trop.

MATHURINE, même jeu.

Eh ! oui, venez donc.

JEAN-PIERRE, se décidant.

Ah bah ! ça y est ! faut s'étourdir... (S'arrê-

tant.) Ecoutez... (Il va vers la maison.) Geneviève, je crois.

ROSE.

Eh! tant pis... venez donc!

ENSEMBLE.

Aux : Parle-moi, je t'en prie.

Oui, dans les amourettes  
En me  
En vous plaisant toujours,  
Au milieu des fillettes,  
Oubliez les amours.  
Oubliions

(Mathurine, Rose et les autres blanchisseuses entraînent Jean-Pierre; M<sup>me</sup> Bombarda sort de la maison avec Geneviève.)

SCÈNE III.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, regardant autour d'elle.

Je croyais avoir vu Jean-Pierre... (L'apercevant.) Ah! tiens... où va-t-il donc comme ça?... (Avec jalousie.) Mais, oui, il donne le bras à cette petite coquette de Rose... Ah! oui-dà... c'est bon!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien! jeune fille, apercevez-vous mon Onésime?

GENEVIÈVE, un peu troublée.

Non... non, Madamé... je... regardais... Est-ce que vous êtes inquiète sur lui?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Du tout, mais il me tarde de le présenter à ce brave père Rousselot, qui a la goutte dans sa maison jaune... Ce cher homme! je le plains, cloué sur un fauteuil... Heureusement la tête est bonne, et il vous a très bien déroulé les avantages de notre union... Vous allez nager dans les boucles d'oreilles, les chaînes, les bracelets et les croix d'or... éés... Mon fils Onésime vous parsemera de joyaux.

GENEVIÈVE, à part.

Au fait, ça apprendra à Jean-Pierre...

(Elle regarde encore à droite.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à part.

Mais, où ce nigaud-là est-il fourré?... Comprend-on ça... me planter au coin d'une rue comme une borne-fontaine, en quittant la voiture!

GENEVIÈVE, à part.

Ah!.. avec Mathurine, à présent... Ah! l'indigne!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ne vous faites pas de mauvais sang, ma petite... il va venir... (A part.) Amadouons-la... (Haut.) Maman, qu'il m'a dit, puisque je vais épouser M<sup>lle</sup> Geneviève, je veux lui cueillir quelques fleurs.

GENEVIÈVE.

C'est bien aimable à lui.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Il est si galant, si spirituel... vous verrez... (A part.) Grand jocrisse, va!.. il se sera perdu. Faudra que je le fasse tambouriner.

SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE.

ONÉSIME, accourant et s'arrêtant en voyant la maison.

Ah! une maison jaune... ça doit être ici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! enfin, te voilà donc!

ONÉSIME.

Oui... Ah! tiens, c'est vous. Manian... Oui, me voilà.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Et d'où viens-tu?

ONÉSIME.

Je viens... Mais, pardon, j'ai les jambes qui me rentrent... (Il s'assied. A part.) Une course de vingt-sept minutes après une diligence où j'avais cru reconnaître Louison.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, qui parlait à Geneviève.

Laissons-le souffler un peu... nous saurons plus tard...

GENEVIÈVE.

Et les fleurs?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, embarrassée.

Ah! les... Il n'en aura pas trouvé.

ONÉSIME, à part.

Dire que je la vois partout, cette Louison, et que je ne la trouve nulle part... (Il se lève.) Oh! si je connaissais son numéro... je me vengerais en ports de lettres.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça! as-tu bientôt fini?... Est-ce que tu ne vois pas que je suis là avec M<sup>lle</sup> Geneviève?

ONÉSIME.

Hein?... (Regardant Geneviève.) Ah! Mademoiselle...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Qu'est-ce que tu en dis?

ONÉSIME, se donnant un genre.

Rien... mais je pense beaucoup... Elle est gentille... Vous êtes très gentille, Mademoiselle...

(Il la lorgne.)

GENEVIÈVE, avec embarras.

Monsieur...

ONÉSIME.

Si... si...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Vous regardez vos pointes, votre fichu palpite, il suffit... Mes enfans, suivez-moi auprès de M. Rousselot.

ONÉSIME.

Où est-il donc?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dans sa maison jaune, où il a la goutte pour le quart d'heure... Mais il lui reste assez de moyens pour vous donner sa bénédiction... après dîner... (Elle étourne; Onésime retire son

chapeau. A. Geneviève.) Voyez comme c'est éduqué! quel respect filial!..

ONÉSIME.

Mademoiselle, acceptez mon bras comme un à-compte sur ma main... (Blant bêtement.) Hi! hi!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, étonnée.

Tiens, c'est pas si bête, ça... Ah! c'est l'air de la banlieue.

ENSEMBLE.

Air du Chevreuil.

Allons nous mettre à table,  
Et croyons qu'en un jour,  
D'un repas délectable  
Peut bien naître l'amour.

(Au moment de leur sortie, Vaufleury entre.)

### SCÈNE V.

VAUFLEURY, seul, accourant par le fond, à gauche.

Ouf! je n'en puis plus... Maudit village d'Arcueil... je me suis laissé induire par sa réputation... On m'avait tant parlé de la légèreté de ses jolies blanchisseuses... j'espérais trouver parmi elles quelques recrues pour ma classe de danse... mais depuis ce matin je m'exténue en chassez-croisez tout le long... le long de la rivière... ça me donnait un air de pêcheur à la ligne... un air fort bête... (Éclats de rire à droite; il se lève vivement.) Hein? qu'entends-je? (S'approchant de la baie.) et que vois-je? un groupe charmant de jeunes paysannes... O bonheur! je vais peut-être rencontrer les pieds dont j'ai besoin... pour marcher à la fortune!.. (Il fait une prouette.) Vite une ritournelle pour attirer ces villageoises.

(Il tire sa pochette et joue une contredanse. Rose, Mathurine, Victoire et les blanchisseuses accourent.)

### SCÈNE VI.

VAUFLEURY, ROSE, MATHURINE, BLANCHISSEUSES.

MATHURINE, regardant Vaufleury.

Tiens, ça n'est pas lui!

ROSE.

Excusez, Monsieur, nous croyions que c'était le père Bagnolet, le ménétrier.

VAUFLEURY.

Et vous accouriez pour danser?

MATHURINE.

Dame! oui...

VAUFLEURY.

Eh bien! jeunes filles, cela se trouve à merveille... car je me fais un vrai plaisir de vous le procurer... ce plaisir charmant... et gratis.

LES JEUNES FILLES, sautant de joie.

Ah! quel bonheur!

VAUFLEURY.

Et, qui plus est... je puis... voyons... laquelle de vous aimerait à avoir des rentes?.. Qui veut avoir beaucoup de rentes?

TOUTES.

Moi! moi! moi!..

(Elles se poussent.)

VAUFLEURY.

Un instant... ne parlons pas toutes à la fois. (Les regardant.) Le fait est que je vois ici plus d'une sylphide peut-être... une Ondine, une Willis, une Péri...

ROSE et VICTOIRE.

Connais pas... connais pas...

VAUFLEURY.

Une bayadère, enfin.

MATHURINE.

Connais pas... Ça va-t-il sur l'eau.

VAUFLEURY, riant.

Ah! ah! écoutez, je vais vous daguerréotyper cette existence.

Air : Rondeau final de Scaramouche.

La bayadère est déesse  
A l'Opéra, bien des fois!  
Puis en ville, elle est princesse  
Ou bien marquise, à son choix.  
Comme danse, elle sait faire  
Mieux que tout... danser les lous!  
Et voilà la bayadère,  
La bayadère à Paris.

ENSEMBLE.

Comme danse, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans le quartier des coquettes  
Ses foyers sont établis,  
Elle porte pour toilettes  
Les roses et les rubis;

ENSEMBLE.

Comme danse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Elle est toujours femme aimable  
Et puis femme comme il faut,  
Car son art indispensable  
Est de s'élever... très haut!

(Il fait un entrechat.)

ENSEMBLE.

Comme danse, etc.

MATHURINE.

C'est un joli état!..

ROSE.

Il me chausserait comme un gant.

VAUFLEURY.

Eh bien! alors je propose un quadrille... pour juger de vos dispositions...

LES BLANCHISSEUSES.

Ça y est, attendez...

(Elles courent faire des signes à droite. Jean-Pierre accourt avec d'autres paysans.)

VAUFLEURY, à part, regardant les jeunes filles.

Je crois que cette fois j'ai mis la main sur mes pieds chorégraphiques.

JEAN-PIERRE, aux jeunes filles qui lui parlent.

Ça y est... je vais danser avec Rose, pour vexer Geneviève!

(Vaufleury, monté sur le baquet, joue la ritournelle d'un quadrille... les couples se mettent en place; il en manque un pour compléter la contredanse.)

JEAN-PIERRE, criant.

Un vis-à-vis!... un vis-à-vis!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ONÉSIME, GENEVIÈVE.

ONÉSIME, sortant de la maison avec Geneviève.

Voilà!.. voilà!.. (A la cantonnade.) Plaît-il?.. Eh oui! maman.. prenez votre gloria. (A Geneviève.) Venez, Mademoiselle.

JEAN-PIERRE.

C'est mon parisien!

GENEVIÈVE, à part.

Quel ennui! faire vis-à-vis à Jean-Pierre!..

VAUFLEURY.

En avant deux.

(Jean-Pierre et Geneviève dansent.)

JEAN-PIERRE, en dansant, à part.

Vlà donc mon rival! Quel faquin! il a des bottes!..

ONÉSIME, à lui-même, mettant ses gants.

Honorons ce bal champêtre par ma présence fashionable...

JEAN-PIERRE, à part, regardant Onésime.

Ah! il met des gants pour toucher la main de Geneviève! faut-il être bête!

GENEVIÈVE.

Voulez-vous bien ne pas me toucher la main, M. Jean-Pierre!..

JEAN-PIERRE, ricanant.

Vous n'avez pas toujours dit ça.

ONÉSIME, à part, pendant que Geneviève revient balancer avec lui.

Il me semble que ce gros joufflu lui a parlé...

Vais-je m'unir à une vertu qui balance?..

(Il va en avant-deux avec Rose.)

JEAN-PIERRE, à part.

Oh! ce genre de danse! il traîne ses guibol'es comme mon parrain Rousselot, qui a la goutte dans sa maison... Attends, mon petit, vous allez t'enfoncer aux yeux de Geneviève.

(Le tour de Jean-Pierre venu, il se livre aux entrecats, aux pas de basque les plus exotiques.)

MATHURINE, et les jeunes filles applaudissant.

Très bien! bravo! Jean-Pierre!

ONÉSIME, à part.

On dirait que le banlieu... voudrait m'humili-

er avec ses sauts de mouton... Faisons briller les grâces de ma catchucha.

(Il danse d'une manière parisienne extrêmement soignée et prend des attitudes gracieuses.)

GENEVIÈVE.

Ah! très bien... c'est charmant!

JEAN-PIERRE, haussant les épaules.

Ah! ouiche!

(Onésime et Jean-Pierre font assaut jusqu'à la fin du quadrille; chacun d'eux cherche à sauter plus haut que l'autre.)

VAUFLEURY.

La pastourelle!

GENEVIÈVE, à Onésime.

A nous, M. Onésime!

ONÉSIME.

Voici, Mademoiselle.

(Il la conduit en face pour la pastourelle.)

JEAN-PIERRE, allant en avant trois avec Geneviève et Rose.

O Geneviève! vous l'aimez donc bien, ce parisien?..

GENEVIÈVE.

Eh bien!.. après?..

JEAN-PIERRE.

Ah! Geneviève... je voudrais vous dire un mot seul à seul.

GENEVIÈVE.

Et moi, je ne veux pas.

ONÉSIME, allant en avant seul, à part.

Décidément, il y a du mic-mac!.. et j'ai beau faire le cavalier seul... j'ai bien peur d'aller en avant-deux.

(La contredanse finit; Onésime et Jean-Pierre tombent épuisés de fatigue sur des bancs.)

VAUFLEURY.

Bravo! jeunes filles! bravo! bravo! je suis fort content de vous toutes en général, et de plusieurs en particulier. (A Mathurine.) Comment vous appelez-vous?

MATHURINE.

Mathurine.

VAUFLEURY.

Ah! bientôt nous changerons ce nom-là pour l'Opéra... (A une autre.) Et vous?

LA BLANCHISSEUSE.

Constance.

VAUFLEURY, pirouettant.

Ah! bigre! nous changerons aussi ce nom pour l'Opéra... (A Rose.) Et vous?

ROSE.

Rose, Monsieur.

VAUFLEURY, pirouettant.

Ah! joli... et bien porté...

CATHERINE.

Et moi, Catherine, Monsieur.

VAUFLEURY.

Nous en ferons Catarina ou Catinka, toujours est-il que vous avez des rentes sur le grand-livre... dans vos petits pieds.

JEAN-PIERRE, à part dans un coin, regardant Geneviève qui parle à Onésime.

Oh! le Parisien! c'est qu'elle ne regarde plus que lui à cette heure!

VAUFLEURY, tirant des cartes.

Mes amies, ce sont les qui voudraient se présenter à ma classe... voici mon adresse : Vaufleury, professeur.

(Il distribue les cartes.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BOMBARDA.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, entrant, à part.

M. Vaufleury ici!.. Diantre!.. moi qui avais voulu qu'il ignorasse... C'est vrai... un mariage peut trébucher... et je gardais sa fille à Onésime comme une poire pour... Bigre!.. bigre!..

VAUFLEURY, en s'approchant de Geneviève qui parle à Onésime, reconnaît celui-ci.

Ah! ah! par exemple! quelle surprise agréable! Au milieu de ma figure, je n'avais pas discerné la vôtre, jeune homme... Avec ça que je n'envisageais que les pieds de ces jeunes filles. (Lui offrant la main.) Et comment va?

ONÉSIME, cherchant à ôter son gant.

Mais... ais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Si je ne m'imisce pas, il va faire quelque boulette... (Elle s'avance, saisit la main de Vaufleury et la secoue avec force.) comme vous voyez. VAUFLEURY, tournant deux fois sur lui-même par l'effet de la secousse.

Sacri sti! pas si fort, Monsieur. (La reconnaissant.) Ah! tiens, M<sup>me</sup> Bombarda!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Nous avons voulu profiter d'un beau dimanche de la Quasimodo pour visiter les environs... Mais voilà le soleil qui se retire chez lui, et nous allons en faire autant... Ça vous va-t-il que nous voyageassions ensemble?

VAUFLEURY.

Comment donc! belle dame, volontiers... et nous causerons de...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, l'interrompant.

Oui, oui... nous causerons... Onésime va aller avec vous retenir nos places pendant que j'irai faire quelque salemalek d'adieux à des amis... Entends-tu, Onésime?

ONÉSIME, s'approchant.

Maman?..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, bas.

A tatas sur Geneviève avec M. Vaufleury... On ne sait pas encore ce qui peut ne pas arriver.

ONÉSIME.

Je serais bien... d'autant plus que je commence à soupçonner ma future d'avoir un autre vis-à-vis.

JEAN-PIERRE, à Geneviève.

Geneviève, un petit mot d'explication.

GENEVIÈVE.

Non, Monsieur.

VAUFLEURY.

M. Onésime... venez-vous?

MATHURINE, à Vaufleury qui serre sa pochette. Comme ça... c'est fini; vous partez, Monsieur? nous ne dansons plus?

VAUFLEURY.

Il est trop tard, ma belle. (A Onésime.) Allons, jeune homme...

(Ils sortent.)

MATHURINE.

Ah ben! alors, puisqu'on s'en va, et que le bal est fini, c'est le tour des rafraichissemens... Mesdemoiselles, je vous propose celui de la rivière.

LES JEUNES FILLES, avec jole.

Oui... oui...

MATHURINE, aux garçons.

Filez d'ici, vous autres... ça ne vous regarde pas.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mais les gaillards voudraient bien regarder ça.

MATHURINE, poussant Jean-Pierre.

Allons! allons!.. Mamzelle Geneviève, n'est-ce pas qu'il faut qu'ils s'en aillent?

GENEVIÈVE.

Certainement.

JEAN-PIERRE.

Eh! c'est bon... (A part.) Ah! Geneviève ne veut pas m'écouter... Eh bien!.. nom d'un petit bonhomme... comme dit cet autre, la rivière coule pour tout un chacun... y compris les bateaux... Je cours prendre le mien... et nous verrons. (Haut.) Eh! les amis, qui est-ce qui me suit chez ma tante Verdurot? Je paie chopide.

TOUS.

Moi! moi! Vive Jean-Pierre!

JEAN-PIERRE.

Oui... quand Jean-Pierre régale, pas vrai?.. (A part.) C'est ça... je me débarrasse d'eux... Et allez donc... (Haut.) En route...

CHOEUR.

Aria final du Hussard de Felabreit.

Chacun à son poste fidèle,  
Sans en gémir, séparons-nous!  
Partout le plaisir nous appelle;  
Ne manquons pas au rendez-vous.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, GENEVIÈVE, ROSE, MATHURINE, VICTOIRE, BLANCHISSEUSES.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, réfléchissant.

Comment! cette petite Geneviève aurait une inclination souterraine!

MATHURINE, qui regardait à droite.

Là, enfin, les voilà tous partis... Dépêchons-nous.

GENEVIÈVE.

Vous devriez bien aller nous chercher nos peignoirs, Mathurine.

MATHURINE.

Nos peignoirs?.. Ah! oui... ceux de nos pratiques... Tout de suite, Mamzelle.

(Elle va dans la maison.)

GENEVIÈVE, à M<sup>me</sup> Bombarda, en lui montrant la rivière.

Si le cœur vous en dit... Madame, ne vous gênez pas... il y a de la place.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci de l'offre... aimable jeunesse... Je ne me livre aux délices du bain qu'au cachet et à domicile... avec du son...

LES BLANCHISSEUSES, riant.

Ah ben!.. du son?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à part.

En attendant, je ne perds pas Geneviève de vue.

(A Geneviève qui commence à se déshabiller.) Attendez, ma petite, je vais vous aider... (Les jeunes filles ôtent leurs cornettes, leurs tabliers.) Eh! eh! le sexe est tout de même bien établi à Arcueil...

ROSE, à Mathurine qui rentre avec les peignoirs.

Mathurine, veux-tu m'ôter mon épingle?.. Je te déferai tes agrafes. (Mathurine l'aide.) Dis donc, je danse presque de joie à l'idée d'être bayadère. Et toi?

MATHURINE.

Moi aussi... (Regardant sa jambe.) Mais regarde donc, Rose... Ce monsieur qui disait que j'avais un beau bas de jambe... C'est vrai, tout de même.

ROSE.

Et moi donc, que j'avais un joli torse... Qu'est-ce que ça veut dire?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est un terme d'architecture, ma petite, qui signifie que vous êtes bien bâtie... On me l'a dit bien souvent.

VICTOIRE, à ses camarades.

Vous, des bras, des épaules comme ça?

LES BLANCHISSEUSES.

Mais, oui, certainement.

(Elles montrent leurs bras.)

VICTOIRE.

Allons donc, ça vous est défendu.

LES BLANCHISSEUSES.

Ah!

GENEVIÈVE.

Allons, Mesdemoiselles, pas de querelles...

Air : Venez à ma fontaine.

Gentilles blanchisseuses,  
Pourquoi tous ces débats?  
Soyez moins curieuses  
De montrer vos appas!  
Prenez-moi pour modèle,  
Moi, qui me dis tout bas :  
Je suis peut-être belle,  
Mais je n'en parle pas.

A l'eau!

Venez plutôt, gentil troupeau,

A l'eau!

Courons gaiement à l'eau!

ENSEMBLE.

A l'eau, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

On peut, tout comme une autre,  
Avoir le pied joli,  
Un' tall' comme la vôtre,  
Et votr' bras arrondi;  
Mais, en fille discrète,  
On sait se dir' tout bas :  
Je suis aussi bien faite,  
Mais je n'en parle pas.

ENSEMBLE.

A l'eau!

Allez vite, gentil troupeau,

Allons A l'eau!

Courez gaiement à l'eau!

Courons

(Les blanchisseuses se distribuent les peignoirs, et vont en courant derrière les roseaux du fond, où elles achèvent de se déshabiller. M<sup>me</sup> Bombarda les suit.)

SCÈNE X.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, LES BLANCHISSEUSES, derrière les roseaux, au fond; JEAN-PIERRE.

JEAN-PIERRE, arrivant avec précaution par la droite.

Tiens! elles sont déjà parties!.. Je me suis pourtant fièrement dépêché... Ah! Geneviève veut du Parisien... Eh bien! nous verrons, sacré!.. Je l'enlèverai plutôt dans mon bateau de l'autre côté de la rivière... Allons... (Il se dirige vers le fond, et s'arrête en voyant les jeunes filles.) Ah! diantre! ah! bigre! elles ne sont pas encore *susmergées*... (Apercevant M<sup>me</sup> Bombarda qui reparait.) Oh! la *clincalière*.

(Il se met à l'écart.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, reparaisant.

Ah! les voilà qui vont se plonger dans leur élément de l'eau.

GENEVIÈVE, aux autres, en dehors.

Allons! Mesdemoiselles.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ce que m'a dit Onésime sur le grand vis-à-vis de Geneviève me chiffonne.

(On aperçoit les blanchisseuses passer au fond dans la rivière.)

ENSEMBLE.

Air des Ecossais.

Ne nous montrons pas peureuses,  
Glissons au milieu des flots;  
Toujours dans l'eau, les blanchisseuses  
Sont de la terr' les matelots.

(Elles disparaissent. Jean-Pierre se glisse au fond et s'éloigne du même côté.)

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, qui l'a aperçu ; puis,  
ONÉSIME.

Ah ! bon Dieu... si je ne me trompe pas, c'est lui... ce Jean-Pierre, qui se glisse derrière les roseaux comme un *cocodril* ! Est-ce qu'il irait la rejoindre ? (Avec consternation.) Quelle *ogno-minie* ! Venez donc à la banlieue, à Arcueil, pour trouver des vertus sans tache ! Et ce père Rousset... vouloir m'en repasser une en chryso-cale... à moi, une bijoutière en faux !.. Après ça... la banlieue, c'est bien près de Paris... J'aurais mieux fait de pousser jusqu'à Gisors, chez mon amie, M<sup>me</sup> Charençon, qui élève un joli choix d'innocentes... des vertus de province... tout ce qu'il y a de plus solide... à 600 francs par an... et nourries....

ONÉSIME, accourant.

Maman ! maman !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Quoi ? qu'est-ce ?

ONÉSIME.

Il y a des places... M. Vanfleury nous les garde dans le coucou, là-bas...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Là-bas ! le coucou !.. J'ai bien peur qu'il ne soit ici, si tu y restes...

ONÉSIME.

Plait-il ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

C'est bon... Tiens... place-toi là en observa-tion.

ONÉSIME.

Pourquoi faire ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Pour me dire si tu vois... ou plutôt, non... ne me dis rien... Tiens... partons... car je se-rais capable d'avoir une attaque de *nerfes*, et il me faudra huit hommes pour me retenir.

(Bruit dans la rivière.)

ONÉSIME.

Écoutez.

## SCÈNE XII.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE ;  
puis, JEAN-PIERRE.

GENEVIÈVE, paraissant au fond dans la rivière et fuyant.

Si vous m'approchez encore, Jean-Pierre... je vais crier au feu.

JEAN-PIERRE, dans son bateau, et la poursuivant.  
Ça m'est bien égal...

GENEVIÈVE.

Jean-Pierre ! mon cher Jean-Pierre... je vous en prie...

JEAN-PIERRE.

Jurez-moi de ne pas épouser votre imbécille de bijoutier.

ONÉSIME.

Hein ? Il est question de moi. (Les jeunes filles accourent pour dégager Geneviève en poussant des cris. Jean-Pierre disparaît.) Sapristi ! on veut enlever ma future. (Il court vers le fond comme pour se précipiter, et s'arrête.) Ah ! mon chapeau ! (Il court de nouveau et s'arrête.) Ah ! ma cannel... (Même jeu.) Ah ! mon habit !..

M<sup>me</sup> BOMBARDA, le retenant.

Veux-tu bien... Je te défends...

## SCÈNE XIII.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, ONÉSIME, GENEVIÈVE,  
ROSE, MATHURINE, VICTOIRE, en peignoir ;  
BLANCHISSEUSES, entrant en scène.

CHOEUR.

Aria : Je suis manzelle Pagode.

Quel scandale abominable !

Maudit soit cet enjôleur,

Qui nous fait peur !

Vraiment, c'est une horreur !

Jean-Pierre seul en est capable ;

C'est un tour par trop méchant,

Et ce galant

Est trop entreprenant.

Parce que nous sommes rieuses,

A ce point-là nous ternir !

Comment donc les blanchisseuses

Peront-ell's pour s'en blanchir ?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Geneviève.

Je vous fais mon compliment, Manzelle...

GENEVIÈVE.

Mais, Madame !

ONÉSIME.

C'est affreux !

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ici... mon fils... suivez votre mère... Et sois tranquille, va ! une de perdue... cent de retrouvées.

REPRISE DU CHOEUR.

LES BLANCHISSEUSES.

Quel scandale abominable ! etc.

ONÉSIME et M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Quel scandale abominable !

Mais je connais, par bonheur,

Le baigneur

Qui, dans l'eau, fait l'enjôleur.

Ce Jean-Pierre est un vrai diable,

Et, jour de Dieu ! ce manant,

Si vert-galant,

Est par trop entreprenant.

Parce qu'elles sont rieuses,

Jusque dans l'eau les ternir !

Ah ! d'Arcueil les blanchisseuses

N' pourront jamais s'en blanchir.

(M<sup>me</sup> Bombarda et Onésime sortent par le fond.)



## ACTE III.

Jardin, d'un pensionnat à Gisors. — Au fond, un mur de clôture avec une porte donnant sur la grand'-route. — A droite de l'acteur, une grille avec une porte au milieu. — Ça et là des chaises de jardin.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, le théâtre offre le tableau animé d'un pensionnat de demoiselles à l'heure de la récréation. Des jeunes filles remplissent le théâtre.)

VALENTINE, saute avec une corde; NATHALIE, s'amuse avec un cerceau; MODESTE, BRIGITTE, AGATHE, et quelques autres, chantent et dansent en rond; LOUISON et IDALIE, sont assises à gauche et travaillent à une robe.

CHŒUR.

Aix de la Favorite.

Lorsque la classe est finie,  
Combien la joie est unie,  
Dans une douce harmonie,  
Aux jeux les plus amusants !

IDALIE.

Sans peine je veux le croire,  
Après l'anglais et l'histoire.

AGATHE.

Le volant, la balançoire,  
Semblent de doux passe-temps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Cris au dehors à gauche.)

CHARENÇON, en dehors.

Mademoiselles! Mademoiselles! vous allez choir!.. descendez tout de suite!..

### SCÈNE II.

IDALIE, LOUISON.

IDALIE, se levant et regardant.

Ce pauvre M. Charençon... a-t-il du mal avec ses pensionnaires!.. On voit bien que sa femme n'est pas à Gisors. (A Louison qui a laissé tomber son ouvrage et reste pensive.) Eh bien!.. Louison... Louison!..

LOUISON.

Plait-il?..

IDALIE.

Votre ouvrage!

LOUISON, le ramassant.

Ah!.. tiens...

IDALIE.

Dépêchez-vous donc, ma petite, vous savez bien qu'en nous envoyant ici, ma cousine nous a dit que la robe de M<sup>lle</sup> Charençon pressait beaucoup. (La voyant retombé dans sa rêverie.) Hein?... encore?... et vous soutiendrez que ça ne signifie rien, ces distractions-là!..

LOUISON.

Mademoiselle...

IDALIE.

Laissez donc, quand vous êtes venue me trouver, il y a huit jours, au moment où je quittais Paris... et que vous m'avez priée de vous emmener... avec des soupirs... à faire tourner des... machines de Montmartre... je me suis dit... Elle est piquée au cœur... Voyons, par qui?... Hein!.. est-il joli?

LOUISON.

Heu?

IDALIE.

Pas trop. Je vois ça... alors c'est qu'il est bon enfant?

LOUISON.

Ah! oui... de ce côté-là.

IDALIE.

C'est ça, de ce côté, il est très bien. (A part.) Mais de l'autre, il paraît...

LOUISON.

Et puis, quand quelqu'un vous aime... à moins d'être une ingrante.

IDALIE.

C'est juste... Mais alors, pourquoi ne faites-vous pas une noce ensemble... oh! légitime.

LOUISON.

Dame... je ne suis qu'une ouvrière, je n'ai rien.

IDALIE.

Rien!.. Et votre jeunesse donc?.. et votre sagesse... deux trésors superbes que vous n'avez pas encore ébréchés d'une centime!

LOUISON.

Ah bien!.. oui... m's ces trésors-là... ça ne suffit pas... il faut encore.

IDALIE.

Les finances?... et dans la couture, nous sommes assez mal avec ce monument de la rue de Rivoli.

LOUISON, riant.

C'est vrai.

IDALIE.

Mais lui... le jeune homme... c'est donc un Roquechild, un employé à la caisse d'épargne... ou un marchand de plaqué.

LOUISON, tressaillant, à part.

Ah!.. soupçonnerait-elle!

IDALIE, à part.

Je crois qu'elle a palpité. (Haut.) Vous avez palpité?

LOUISON.

Non... Mademoiselle.

IDALIE.

Si... si...

LOUISON.

Je vous assure que non...

IDALIE, à part.

Serait-ce le fils Bombarda?

LOUISON.

D'ailleurs, je ne dois plus penser à lui... Sa mère le pressait tant d'en épouser une autre plus fortunée...

IDALIE.

Elle l'aurait marié! Oh! les pères et mères, quels égoïstes... Je les reconnais bien là, moi, qu'ils n'ont jamais reconnue!..

(Bruit à gauche.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARENÇON, et les PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES.

Ah! M. Charençon, encore un peu!..

CHARENÇON,

Non... cent fois... mille fois... non... Mesdemoiselles, je ferai plutôt démonter la balançoire, c'est trop scabreux!.. Ah! la promenade, le cerceau, la danse... la danse noble, surtout... comme l'enseignait ici mon ami M. Vanfleury.

(Il prend des poses.)

IDALIE.

M. Vanfleury, qui est professeur à Paris, rue du Pas-de-la-Mule?

CHARENÇON, en attitude.

Lui-même... (Aux jeunes filles qui rient de ses poses.) Chut! (Écoulant vers le fond.) Mesdemoiselles... un peu de silence... J'avais cru entendre la diligence de Paris.

IDALIE.

Bah! déjà?

CHARENÇON, qui regardait à sa montre.

Trois heures, bientôt... elle ne peut tarder à passer... Je vais voir si ma fille Laure a fini sa toilette. (A lui-même.) Je veux que le premier coup-d'œil de M<sup>me</sup> Bombarda et de M. Onésime lui soit favorable... Moi-même... j'ai bien envie d'endosser mon habit neuf. (Aux jeunes filles.) Mesdemoiselles, il vous reste encore un quart d'heure de récréation...

LES JEUNES FILLES.

Que ça?... ah!

CHARENÇON.

Et soyons bien sages, mes petites poules.

IDALIE, à part.

Oh! mes petites poules... vient cocorico.

BRISETTE, se arrassoir à la main.

M. Charençon... est-ce que je puis arroser les pieds d'alouette?

CHARENÇON.

Sarpejeu!.. Mademoiselle... arrosez tous les pieds qu'il vous plaira; mais pas les miens! (A Valentine.) Mademoiselle Valentine, tenez-vous droite!.. (Aux autres.) Ma fille viendra vous dire quand il faudra retourner à la classe...

ENSEMBLE.

Ans Quo faut-il faire, de grace?

CHARENÇON.

A rentrer je me hasarde;  
Mais je le puis sans danger;  
Ici le troupeau se garde  
Sans le secours du berger.

LES JEUNES FILLES.

A rentrer il se hasarde;  
Mais pour nous point de danger;  
Très bien le troupeau se garde  
Sans le secours du berger;

(Charençon sort par la grille en faisant des recommandations aux pensionnaires qui l'accompagnent.)

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté CHARENÇON.

IDALIE, à Louison,

Il part... M<sup>lle</sup> Laure va venir. Elle prend une lettre dans son corsage. Je pourrai enfin lui remettre cette épître de M. Anatole...

LOUISON.

Comment, Mademoiselle? vous avez consenti...

IDALIE.

Je ne voulais pas... mais il m'a tant priée... il paraissait si amoureux... et moi, d'abord, un homme bien amoureux qui me prie... c'est plus fort que moi... je ne veux pas résister.

LOUISON.

Oh! oui... ça doit être bien difficile.

IDALIE.

Ah! ma chère!..

VALENTINE, redescendant avec ses amies.

Là... il est parti.

TOUTES.

Quel bonheur!

IDALIE, se levant.

Parti tout-à-fait... (Elle regarde.) C'est vrai. (Cherchant.) Hélas! il a fui comme une ombre...

MODESTE.

Oh! une ombre!

IDALIE.

C'est une romance qui se chante à Paris.

VALENTINE.

Vous en arrivez, Mademoiselle?

IDALIE.

Je fais mieux, mes chères petites... Je vais y retourner.

URSULE.

Ah! que vous êtes heureuse!

MODESTE.

On dit que c'est si beau!

VALENTINE.

Que les jeunes gens y sont spirituels... et aimables,

NATHALIE,

Tous?

IDALIE.

Tous... généralement... quelconques... Tenez... il y a Alcibi... (Se reprenant.) M. Alcindor, un cousin à moi... quand nous dansons ensemble.

MODESTE.

Vous allez donc au bal avec lui ?

IDALIE.

Puisque c'est mon cousin... A Paris, c'est reçu...

URSULE.

Ainsi je pourrais y aller avec Jules ?

IDALIE.

Très bien.

VALENTINE.

Et moi, avec Oscar ?

AGATHE.

Moi, avec Alfred ?..

NATHALIE.

Moi, avec Ernest ?

IDALIE, les regardant.

Oh !.. certainement ! (A part.) Il paraît que le cousin foisonne aussi en province.

VALENTINE.

Un bal... à Paris... Mesdemoiselles... ça doit être charmant !..

MODESTE, regardant à droite.

Ah ! Mesdemoiselles, voici M<sup>lle</sup> Laure, je crois.... Voyez-vous, au milieu de la grande allée ?..

IDALIE.

Est-ce elle ?

MODESTE.

Oui... elle vient ici.

VALENTINE.

Est-elle fagotée !

MODESTE.

Et attifée !

(Laure entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LAURE.

MODESTE, allant à Laure.

Ah ! Mademoiselle, quelle jolie toilette !

NATHALIE.

M<sup>lle</sup> Laure a si bon goût !

LAURE.

Vous trouvez ?

LOUISON, à Idalie.

Peut-on mentir comme ça !

IDALIE.

Oui, pas mal... pour des provinciales.

LAURE, s'approchant d'elle.

Et vous, Mesdemoiselles, qu'en pensez-vous ?

LOUISON.

Mais, Mademoiselle, à vous dire vrai, je trouve ça un peu court de jupe...

IDALIE.

Et trop échanté du corsage.

LAURE.

Vous croyez ?

IDALIE, bas.

Au surplus, je connais quelqu'un à Paris qui ne s'en plaindrait pas.

LAURE, étonnée.

Ah ! qui donc ?

IDALIE, lui montrant la lettre d'Anatole.  
Le rédacteur de cette écriture.

LAURE.

O ciel ! d'Anatole !

IDALIE, la voyant hésiter.

Oui... Ah ! c'est franc de port... j'ai fraudé le gouvernement... Prenez donc.

LAURE.

Mais...

CHARENÇON, en dehors.

Allons, Mesdemoiselles.

LAURE.

Mon père ! donnez vite.

(Elle prend la lettre.)

IDALIE, à part.

Sans lui, elle ne la prenait pas... Qu'on dise encore que les pères ne sont bons à rien !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARENÇON.

CHARENÇON.

Allons, Mesdemoiselles, vous n'entendez donc pas la cloche ?.. (A Laure.) Reste, Laure, j'ai à te parler.

CHARENÇON.

Mesdemoiselles, le second coup de cloche va sonner... vite en classe... ou je vous mets toutes en retenue.

LES JEUNES FILLES.

Ah !

(La cloche se fait entendre.)

CHARENÇON.

Tenez...

ENSEMBLE.

Air : Quel doux espoir.

CHARENÇON.

Entendez-vous ?

Du rendez-vous

La cloche sonne,

Et moi j'ordonne.

Jusqu'à ce soir

Je veux vous voir

Travailler à votre devoir.

LES PENSIONNAIRES.

Entendez-vous ?

Retirons-nous ;

La cloche sonne

Et nous l'ordonne.

Ah ! plus d'espoir !

Jusqu'à ce soir

Travaillons, c'est notre devoir.

(Idalie, Louison et les pensionnaires sortent par la grille.)

CHARENÇON, les suivant.

M<sup>lle</sup> Valentine, tenez-vous donc plus droite.

SCÈNE VII.

CHARENÇON, LAURE.

LAURE, qui a parcouru la lettre.

Ce pauvre Anatole... il m'aime toujours, mais s'il reste à Paris...

CHARENÇON, venant à elle.

Hum!

LAURE, cachant la lettre dans son mouchoir.

Mon père!.. Quel air singulier il a aujourd'hui!

CHARENÇON.

A nous deux, mon enfant... Tu te demandes sans doute, en me voyant, pourquoi ta mère, n'étant pas ici, et ce jour n'étant point férié, j'ai endossé mon habit neuf et t'ai engagée à passer ta robe azur.

LAURE.

En effet, mon père.

CHARENÇON.

C'est qu'il s'agit pour toi d'une affaire extrêmement... (S'arrêtant et écoutant.) Ah! mon Dieu! oui, cette fois... plus de doute... je l'entends.

LAURE.

Qui?

CHARENÇON.

La chaîne de ton hymen qui approche en diligence!

LAURE.

Comment, mon père?

CHARENÇON.

Oui, ma fille... celle de Lafitte et Gaillard. Voilà pourquoi j'ai endossé mon habit neuf. J'attends ton futur, M. Onésime.

LAURE.

Onésime!.. Je ne connais pas.

CHARENÇON.

C'est toujours comme ça, ma fille, lorsqu'on ne s'est pas encore vu... Au reste, vous ne pouvez rien désirer de mieux, c'est le fils unique d'une des plus grosses bijoutières de la rue St-Martin... M<sup>me</sup> Bombarda, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

LAURE.

Une bijoutière!..

CHARENÇON.

Vous souriez... je vois que je puis tabler sur votre adhésion unanime... (On entend le bruit d'une voiture, avec claquemans de fouet et grelots.) Ah! tiens... que disais-je?... les voici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, en dehors.

Conducteur! arrêtez... Conducteur! c'est ici.

ONÉSIME, de même.

Arrêtez donc, conducteur!

(La diligence s'arrête.)

CHARENÇON.

C'est bien cela... Je vais ouvrir la porte; toi,

cours dire au jardinier de venir pour les paquets; vite, mon enfant.

(Il va ouvrir la porte du fond.)

LAURE.

Oui, mon père... (A part.) Au fait, bijoutière à Paris... J'aimerais mieux M. Anatole, mais puisqu'il ne peut pas venir m'épouser...

(Elle sort.—On entend M<sup>me</sup> Bombarda pousser des cris au dehors.)

CHARENÇON, qui a ouvert la porte.

Ah! mon Dieu! baissez donc, baissez donc... Là, voilà ce que c'est!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BOMBARDA; puis, ONÉSIME.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, en toilette de voyage, tenant une marquise d'une main, et rajustant sa robe de l'autre.

Imbécille, va!.. Votre servante, M. Charençon... (Se retournant.) Canaille! manant! Ça voit une femme accrochée... et ça rit.

CHARENÇON, saluant toujours.

Belle dame!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ça va bien... (Au fond.) Rustre! animal! postillon! maquignon!..

CHARENÇON.

Ah ça! mais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, se retournant.

Est-ce que je suis bien déchirée?

CHARENÇON.

Pas trop.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Après ça, je me plains, moi... lorsque cette chère demoiselle Félicité me mentionne par écrit qu'en allant quérir sa nièce à Marseille, elle a culbuté deux fois avec ses six mille livres de rente... et un brigadier de gendarmerie dans la rotonde.

CHARENÇON.

Veuillez vous seoir.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Merci, j'ai besoin de me dégourdir... les jambes me fourmillent... Jugez donc... huit heures en voiture... par cette chaleur-là, à trois dans le coupé.

CHARENÇON, à part.

C'était deux de trop. (Regardant autour de lui.) Ah ça! mais... j'ai beau écarquiller les yeux, je n'aperçois pas votre...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mon jeune homme!.. Il est en train de se faire donner ma malle, mes paquets et mes cartons.

CHARENÇON.

Ah! bien.

(Il va regarder au fond pendant ce qui suit, et disparaît un instant.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Réussirai-je ici?... Dire que depuis ma chasse

à Arcueil, j'ai encore fait long feu deux fois... A Nanterre, où j'avais été chercher... quelle brioche! et à Versailles, cette petite Dutilleul qui vivant au sein de la plus brillante garnison, se fait enlever par... un maître d'orthographe! quelle faute!.. Mais où est-elle donc fourrée cette scélérate de vertu?.. Ah! si je ne la dénichais pas au fin fond de cet honnête pensionnat de province.... je jette ma langue aux caniches!

CHARENÇON, réparissant.

Par ici, jeune homme... (Regardant à droite.) Ah ça! mais... Laure tarde bien.

ONÉSIME, chargé de paquets.

Maman, maman, regardez donc... est-ce ça? Le porte-manteau, le sac de nuit, le parapluie, la cage de l'écureuil, les restes du pâté... votre nécessaire avec le cabas et votre chaufferette... Est-ce tout?

CHARENÇON.

Quel bataclan!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Tout?... Et mon chapeau à plumes d'autriche! malheureux!.. La diligence se remet en route... cours donc!.. (Appelant.) Conducteur!

ONÉSIME, courant à la porte du fond.

Ohé! conducteur! le carton à chapeau! à plumes d'autriche!

(Au même moment, un carton est lancé par dessus le mur. On entend le bruit d'une diligence qui s'éloigne.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, criant.

Ah! bien!

CHARENÇON, apportant le carton écrasé.

Voilà, Madame.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, tirant le chapeau qui est tout déformé.

Ah! s'il est possible!.. Voyagez donc en province... Enfin, n'en parlons plus... c'est un chapeau à plumes d'autriche que je sacrifie à l'avenir de mon fils.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LAURE.

CHARENÇON.

Ah! viens vite; mon enfant... Eh bien! Jacques?

LAURE.

Il me suit, mon père.

CHARENÇON.

Très bien. (La présentant.) Madame, je vous présente ma fille... (Bas, à Laure.) Saluez et tenez-vous droite.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Mademoiselle, enchanté de faire votre connaissance. (A Onésime.) Onésime?..

ONÉSIME.

Maman...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Laisse donc tout ça... et viens dire quelque chose à Mademoiselle.

CHARENÇON.

Attendez, jeune homme... je vais... (Appelant.)

Holà, Jacques! (Un jardinier paraît.) Prenez ces paquets.

(Jacques prend les paquets et les emporte.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Allons donc!..

ONÉSIME.

Oui, m'man!.. (Saluant Laure.) Mademoiselle...

LAURE, faisant la révérence.

Monsieur!.. (A part, en le regardant en dessous.) Il y a pire, pour un mari.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Sois aimable!.. voyons... mais observe ta langue...

ONÉSIME, bas, à sa mère.

Oui, m'man... (Haut.) Mademoiselle... (A part, l'admirant.) Ah! ah!

(Il fait claquer sa langue.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien?

ONÉSIME.

Oui, m'man... (A Laure.) Mademoiselle... je...

LAURE.

Laure, Monsieur.

ONÉSIME.

Laure?... Quoi! Mademoiselle répond au nom de... Ah! que j'en suis bien aise.

LAURE.

Pourquoi cela, Monsieur?

(Onésime veut répondre, sa mère le tire par son habit.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, inquiète.

Prends garde!

ONÉSIME.

Laissez donc, m'man, j'improvise. (A Laure.) C'est que Mademoiselle, si nous nous unissons, vous serez ma Laure et je serai votre *Plutarque*. (Mouvement de Laure; il se reprend.) Non, non, Pétraque...

LAURE, riant.

Ah! ah! ah!

M<sup>me</sup> BOMBARDA, bas.

Hein! qu'est-ce qu'il a dit? qu'est-ce que tu parles de patraque à Mademoiselle, imbécille?

ONÉSIME.

Mais... ais...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.

Tais-toi. Ah! si feu Bombarda n'avait pas été plus dégourdi!.. mais il l'était... en voilà un qui l'était!.. dégourdi... Mâtin! (A Charençon.) Excusez son trouble, M. Charençon... et vous aussi, Mademoiselle... il est si ému à votre aspect...

CHARENÇON.

Je comprends cela... la première entrevue... (mais...) je vais lui donner du courage... avec une légère collation... assaisonnée de quelques verres de tisane de Champagne!.. si vous voulez prendre mon bras, belle dame... nous irons à la maison...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! déjà nous claquemurer comme à Paris... j'aimerais mieux rester au vert.

CHARENÇON.

Je suis tout-à-fait de votre avis... Il m'arrive

souvent de dîner ici, et puisque cela vous convient, je vais donner l'ordre de dresser la table sous ces bosquets.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Oh! oui... (Avec sentiment.) Oh! la campagne, les fleurs, les bosquets... (Soupirant.) Ah!..

Aix : Petite fleur des bois.

Doux aspect des bosquets,  
Tu retrace à mon âme,  
De mon auror' de femme,  
Les soirs remplis d'attraits.  
Gentils soupers au frais,  
Avec le brun qu'on aime  
De l'amour de la crème,  
Et des mots guillerets!  
Oh! je t'aime, je t'aime,  
Doux bonheur des bosquets!

(Charençon sonne très fort à la grille.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! quel tintamarre! Assez!.. (Charençon sonne plus fort.) Assez donc!..

CHARENÇON.

Mille excuses! chère dame!.. c'est pour avertir ma domestique et appeler les jeunes élèves qui doivent partager notre léger festin... elles connaissent ce signal.

(Au même moment, Ursule, Modeste, Agathe et d'autres pensionnaires entrent.)

### SCÈNE X.

LES MÊMES, URSOLE, MODESTE, AGATHE, VALENTINE, quelques autres grandes Pensionnaires.

CHOEUR DES PENSIONNAIRES.

Aix : Ah! quel plaisir.

Lorsque la cloche a retenti,  
Nous accourons soudain ici!  
Ce signal est, pour nous,  
L'appel du rendez-vous!

CHARENÇON.

D'abord ici je veux vous présenter ce gendre, Le mien!.. de mon enfant il fera le destin. Maintenant disposez la table sans attendre!

(Frappant sur son ventre.)

Je ne puis me flatter d'avoir l'estomac plein.

(Les jeunes filles ont apporté ce qu'il faut pour une collation et vont mettre la table dans la coulisse.)

LES DEMOISELLES.

Oui, vous serez vite obéi!  
Chacun ici  
Sera servi!  
Nous aurons, en ce jour,  
Maint plaisir tour-à-tour!

CHARENÇON.

Oui, je serai vite obéi, etc.

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Laure.

Ah! jeune départementale, quel destin je vous pronostique!

CHARENÇON.

Allons, tout est prêt; à table... belle dame... M. Onésime, la main à votre future.

(Le jour s'obscurcit.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

La petite le guigne en-dessous... je crois que, cette fois, j'ai casé mon jeune homme.

CHARENÇON, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu... il me semble que le jour s'obscurcit. (Tonnerre.) Un orage! (Pluie.) Ah! diantre!.. il pleut! et moi qui ai eu l'imprudence d'endosser mon habit neuf.

ONÉSIME.

Ce n'est rien, ça va passer...

CHARENÇON.

Passer... passer... sur nous... oui... et la maison est trop loin! abritons-nous vite sous les marronniers.

(Tout le monde court çà et là pour se cacher sous les arbres.)

CHOEUR.

Aix de l'Intérieur.

C'est un orage.

Ah! quel dommage!

Quitter ainsi ce doux repas.

(Éclairs et tonnerre lointain.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Dieu, le tonnerre!

CHARENÇON.

Mais comment faire  
Pour mon habit, quel embarras!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! j'oubliais! ma marquise!

(Elle tire sa marquise de sa poche et s'abrite dessous.)

ONÉSIME, qui se trouve sous l'ombrage à côté de Laure, sur le devant du théâtre, avec sentiment.

Mademoiselle, laissez-moi profiter de ce moment favorable pour vous dire...

LAURE, riant.

Oui, il est bien choisi, le moment!..

CHARENÇON.

Mesdemoiselles... de grâce, appelez pour qu'on m'envoie un parapluie, ou mon habit est perdu.

MODESTE.

Ah! j'aperçois quelqu'un qui sort de la maison.

CHARENÇON.

Avec un parapluie?

MODESTE.

Oui.

CHARENÇON.

Ah! très bien... (A Onésime.) Jeune homme,

faites-moi l'amitié, vous qui n'avez pas un habit neuf...

ONÉSIME.

Oui... oui... je vole...

(Il court à la grille, au même moment Louison y paraît avec un parapluie.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON, le parapluie ouvert, et sans voir Onésime.  
Voilà, Monsieur!..

ONÉSIME, en prenant le parapluie, la reconnaît.  
Oh!

LOUISON.

Ah!

(Elle s'enfuit et referme la grille.)

ONÉSIME, tenant le parapluie.

Mais, oui... c'est elle!.. c'est Louison!

(Il veut s'élançer vers la grille.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté LOUISON.

CHARENÇON, le retenant.

Donnez donc, jeune homme!..

ONÉSIME.

Lâchez-moi!..

CHARENÇON.

Ce parapluie est pour moi.

ONÉSIME.  
Lâchez donc, sapristi!.. vous allez me déchirer... Ah! par l'autre porte, en faisant le tour.

(Il sort par la porte du fond et disparaît avec le parapluie.)

CHARENÇON, furieux.  
Jeune homme!.. Monsieur!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Onésime!..

(La pluie redouble.)

CHARENÇON.

Ah! dieu, ah! dieu.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quel orage,  
Ah! quel dommage!  
Quitter ainsi ce doux repas.  
Dieu, le tonnerre!  
Mais, comment faire,  
Hélas! pour nous, quel embarras!  
Mais quel temps affreux,  
Vraiment, c'est odieux;  
Plus fort,  
Sonnonnons encor!

(Elles sonnent à la grille, puis courent çà et là, en mettant leurs mouchoirs ou relevant leurs robes sur leurs têtes. — Pendant l'ensemble, Laure, en tirant son mouchoir de sa poche, a laissé tomber la lettre d'Anatole; Modeste, l'ayant trouvée, l'a remise à M<sup>me</sup> Bombarda, qui, après l'avoir lue avec indignation, la montre à Charençon; tous deux paraissent accabler Laure de reproches. — L'orage redoublant au laisser du rideau, Charençon et M<sup>me</sup> Bombarda se disputent l'ombrelle.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un salon chez Vaufléury. — Deux portes au fond et portes latérales.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, les jeunes filles achèvent un pas, et Vaufléury joue de la pochette.)

VAUFLEURY, MATHURINE, ROSE, IDALIE,  
MALVINA, ELÈVES DE DANSE.

CHOEUR.

Au de la Reine de Chypre.

Essayez encor ces groupes gracieux.  
Essayons

Que chacune, enfin, par ses leçons formée;

Puisse ici bientôt, de la foule charmée,  
Séduire le cœur et fasciner les yeux.

VAUFLEURY.

Là, de la grace, du moelleux... Rappelez-

vous que vous êtes censé des sylphides, des péris et des ondines.

IDALIE.

Ah ça! et votre demoiselle?

VAUFLEURY.

Ma fille Ophélie?.. Elle viendra tout à l'heure; elle fait les honneurs de mes salons... elle offre des chaises.

IDALIE, regardant à gauche.

Y en a-t-il de ce monde à votre soirée nocturne.

VAUFLEURY.

Ah! dame! j'ai invité tous mes élèves passés et présents, afin de m'en attirer de futurs... Allons, continuons... en place... Posons-nous, et faisons bien ressortir ces hanches.

IDALIE, se posant.

Comme ça?

VAUFLEURY.

Encore.

IDALIE, se redressant.

Ah! sapristi!

VAUFLEURY, à Mathurine.

Allez toujours.

MATHURINE.

Ah! dame! écoutez donc... comme dit cet autre : La plus belle fille du monde ne peut donner...

(Elles rient.)

VAUFLEURY.

Allons, allons, ne rions pas.

(Il joue de la pochette; les jeunes filles forment des groupes.)

Air : A vous notre amour se consacre.

Voilà bien, en simple parure,  
Les bergères du mont Cora;  
Pour l'art comme pour la nature,  
C'est un tableau de l'Opéra.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON, entrant avec un carton.  
M. Vaufleury?

VAUFLEURY.

C'est moi... (La regardant.) Eh! mais, si je ne me trompe... j'ai déjà vu Mademoiselle...

LOUISON.

Oui, Monsieur... chez M<sup>me</sup> Bombarda.

IDALIE, se retournant.

Tiens, c'est Louison.

LOUISON.

Ah! bonsoir, Idalie... (A Vaufleury.) Je suis à présent chez M<sup>me</sup> Mirabelle, la fleuriste, qui m'envoie pour la toilette de ces demoiselles.

VAUFLEURY, qui l'examine.

Bien, bien... Ah! quel coude - pied! ah! ma petite, quel coude - pied vous avez reçu de vos parens... Si vous voulez être danseuse!

LOUISON.

Danseuse! moi!...

IDALIE.

Ce mot l'effraie, mais elle a tort.

VAUFLEURY, qui parlait bas à Louison.

Eh bien! n'en parlons plus... Et, tenez, entrez là... vous trouverez le costume de ma fille; préparez vos gairlandes et vos couronnes, en l'attendant.

LOUISON.

Oui, Monsieur.

(Vaufleury va aux danseuses.)

IDALIE, à Louison, bas.

Ah ça! qu'est-ce que vous devenez, ma chère? Vous vous calfeutrez donc toujours avec votre passion concentrée.

LOUISON.

Moi?

IDALIE.

Je vous croyais retournée à Marseille, notre beau climat... Et cette parente, votre tante Félicité, l'avez-vous trouvée?

LOUISON.

Mon Dieu! non, pas encore... Paris est si grand... et lorsqu'on ne sait pas.

IDALIE, la conduisant.

Rassurez-vous, Alcindor est homme de lettres, je lui ferai rédiger un article dans les Petites-Affiches, promettant une récompense honnête pour une tante perdue.

(Louison entre à gauche.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, entrant vivement.

Papa! papa!

VAUFLEURY.

Eh bien?

OPHÉLIE.

Mais, papa, tout le monde se plaint par là, papa!.. Comment ne faites-vous pas donner des rafraichissemens? on étouffe dans le salon, papa.

VAUFLEURY.

Eh! les rafraichissemens sont sur le feu... plus tard, après la signature du contrat.

OPHÉLIE, avec humour.

Ah! oui, le contrat.

VAUFLEURY.

Allons, allons, tu pleurniches toujours, même quand tu te maries. Songe donc, Lillie, que M. Onésime aura un jour douze bonnes mille livres de rente.

OPHÉLIE.

Oui, les rentes, c'est gentil, mais le futur...

VAUFLEURY.

Allons, tu vas recommencer.

OPHÉLIE.

Ecoutez donc, papa.

VAUFLEURY.

Mon Dieu! que cette enfant-là est donc terrible!.. Voyons, Lillie, sois raisonnable, ne pleure pas devant ces jeunes filles. Mesdemoiselles, allez essayer vos pas dans cette chambre, et prenez garde à vos toilettes; vous êtes charmantes!

IDALIE, faisant une pirouette.

Je crois bien.

Air de la Reine de Chypre.

Allons  
Allez répéter tous nos pas gracieux.

Que chacune, enfin, par ses leçons formée,  
Revienne bientôt, de la foule charmée,  
Séduire le cœur et fasciner les yeux.

(Elles sortent par la gauche.)



## SCÈNE IV.

VAUFLEURY, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, qui a regardé du côté du bal.

C'est étrange, je n'aperçois pas mon Moece-vite... J'espérais que ma missive achèverait d'enflammer ce cœur du Nord, et qu'il viendrait enfin m'enlever à son rival.

VAUFLEURY, allant à elle.

Quoi? ma chère! (Poussant un cri et portant la main à ses yeux.) Oh!

OPHÉLIE.

Qu'avez-vous?

VAUFLEURY.

Je ne sais... on dirait d'un éclair... un rayon de soleil qui m'a passé... Qui est-ce donc qui reluit comme ça, en valsant?

OPHÉLIE.

C'est M<sup>me</sup> Bombarda... avec ses bijoux... Est-ce qu'elle ne porte pas tout son fonds de magasin sur elle, ce soir.

VAUFLEURY.

C'est, ma foi! vrai... elle valse avec M. Anatole... Vois, ma fille, vois, ma Lillie, tu pourrais briller comme ça, un jour... Dis donc, pendant que nous sommes seuls, si tu répétais ce pas charmant qui doit achever la conquête de M. Onésime.

OPHÉLIE, boudant.

Ah bien! non, ça m'ennuie.

VAUFLEURY.

Ah ça! Mademoiselle, vous ne voulez donc me seconder en rien pour ce mariage?... Alors, décidez-vous à travailler... pour débiter à l'Opéra.

(Il prend sa pochette.)

OPHÉLIE.

Du tout, ça me fatigue trop.

VAUFLEURY.

Et moi, je vous ordonne!..

OPHÉLIE.

Eh bien! non, là!

VAUFLEURY.

Vous avez dit non!

OPHÉLIE, fièrement.

Oui!

VAUFLEURY, stupéfait.

Cet air de reine de Chypre! vous si timide! Je ne reviens pas de ce changement à vue!.. (Avec autorité, en prenant sa pochette.) Allons, en place, Mademoiselle.

OPHÉLIE.

Jamais!.. (Il se prépare à jouer de la pochette, elle la lui prend.) Et laissez ça... cet instrument m'agace les nerfs, je l'abomine!

VAUFLEURY, abasourdi.

Hein?.. Allons, il faut lui céder... (Haut.) Tiens, j'aime mieux te céder... (Elle lui aban-

donne la pochette.) Mais, promets-moi seulement d'être agaçante avec M. Onésime.

OPHÉLIE.

Eh! mon Dieu! n'avez donc pas peur... Si je ne prends pas celui-là, c'est que j'ai mieux que ça en vue.

VAUFLEURY.

Ah bah! qui donc?

OPHÉLIE.

C'est mon mystère... et si je ne réussis pas, alors...

VAUFLEURY.

Hum! prends garde, tu t'exposes..

OPHÉLIE.

Allons donc!

VAUFLEURY.

Hum!

OPHÉLIE.

Je réponds de tout.

VAUFLEURY.

Ta, ta, ta... tout ça est superbe, mais je préfère un bon tiens... et, pour la dernière fois, je vous... (A lui-même.) C'est ça, maintenant que je suis rentré dans mon instrument... (Haut.) Oui, je vous notifie, Mademoiselle, mon ultimatum final.

OPHÉLIE.

Voudriez-vous me violenter?

(Elle marche sur lui.)

VAUFLEURY, reculant.

Ophélie!.. Ah! on vient!.. (Ophélie s'arrête. A part.) Est-ce qu'elle allait me battre?.. (Regardant au fond, et voyant entrer Calouga.) C'est le groom de M. Olga.

OPHÉLIE, avec émotion.

Viendrait-il pour m'enlever?

## SCÈNE V.

LES MÊMES, CALOUGA, petit garçon de sept à huit ans.

CALOUGA, présentant une lettre.

De la part de mon maître.

VAUFLEURY.

Une lettre!.. Est-ce que nous ne la verrions pas à ma soirée?

OPHÉLIE, à part.

Si je le croyais!.. (A Vaufleury.) Eh bien?

VAUFLEURY.

Justement... Il s'excuse, il craint de ne pouvoir venir... un bal à l'ambassade de Gérokos-tein!.. Quelle contrariété!.. (A Calouga.) Dites à votre maître, jeune...

CALOUGA.

Calouga!

VAUFLEURY.

Calouga!.. Ce n'est pas un groom, c'est un Cosaque!

OPHÉLIE, effrayée.

Un Cosaque!

VAUFLEURY.

Dites à M. le Comte que je suis désolé!

(Il rest le billet.)

OPHÉLIE, prenant Calouga par la main.

Dis-lui que je le considère comme un glaçon de la Bérésina... Dis-lui ça, Calouga.

CALOUGA.

Ya...

OPHÉLIE.

Va!.. (Elle le pousse dehors. Marchant avec agitation.) Et maintenant, puisqu'il m'y force, après un tel affront...

VAUFLEURY.

Quelle agitation!.. Où vas-tu?

OPHÉLIE, avec force.

Mettre ma couronne.

(Elle sort majestueusement.)

VAUFLEURY.

Quoi, tu consens?.. Encore un changement. Quelle tête féérique!.. (Regardant au fond, à gauche.) Ah! M<sup>me</sup> Bombarda et M. Anatole... (Ils entrent.) Quelle pochade pittoresque!

### SCÈNE VI.

VAUFLEURY, M<sup>me</sup> BOMBARDA, ANATOLE.

(M<sup>me</sup> Bombarda est toute resplendissante de pierres et de bijoux.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ouf! merci bien, jeune homme.

(Elle s'évente.)

ANATOLE, à part.

Il paraît que M. Charençon et M<sup>lle</sup> Laura ne sont pas encore arrivés... Veillons bien.

(Il rentre dans les salons.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, jouant avec son éventail, à Vaufleury.

Ah! mon cher, quel étouffoir que votre salon... Avec ça que je viens de valser avec ce jeune homme... Ah! Jésus mon Dieu! quel petit char-à-banc!.. J'avais beau lui dire: « Eh! allez, tournez donc, mon cher... » Pas moyen... il m'a fallu que je Penlevasse et que je valsasse en le tenant d'ici... alors ça a été... mais j'ai la saignée... vous jugez!

VAUFLEURY.

Je conçois.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça! et votre charmante Ophélie, où est-elle donc?.. Mon fils en tient ferme!

VAUFLEURY.

Elle va bientôt reparaitre... elle est là... (Il montre la chambre.) qui achève sa toilette... (Écoulant à droite.) Mais, pardon, une voiture... des invités... peut-être un de mes amis et sa

file arrivés tantôt de province, et que j'ai engagés... Vous permettez.

(Il sort par le fond.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment donc! faites comme chez vous... Il serait assez cocasse que je m'y opposasse!

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, ONÉSIME, en pantalon gommé, bas à jours, etc.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Eh bien! qu'as-tu?.. Te voilà encore replongé dans tes rêveries!..

ONÉSIME, à lui-même.

Pas la moindre nouvelle!.. Et cependant cette nuit j'ai encore eu des songes couleur de jarretière rose... O Louison!..

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Décidément il est toqué!.. Mais que ce garçon me donne de tintouin!.. (L'appelant.) Onésime!

ONÉSIME.

Hein?.. Ah! c'est vous, maman... Vous ne posséderiez pas sur vous une clé des songes?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Une clé des... Y songes-tu?.. Il s'agit bien... Voyons, est-ce que M<sup>lle</sup> Ophélie ne te plairait pas?.. cependant elle a tout pour elle. C'est pourtant vrai, c'est ici, à Paris, chez un maître es-danse que je t'ai trouvé enfin cette blanche sautoire que je pourrais par moments te parer!

ONÉSIME, rêveur.

Une jarretière rose!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein?.. vas-tu me la faire manquer avec tes bêtes de visions... Allons, M<sup>lle</sup> Ophélie va venir, montre-toi galant et même un peu entrepreneur... Nous ne détestons pas ça, nous autres beau sexe!.. Attends, je vais voir... (Frapant à la porte.) M<sup>lle</sup> Ophélie!

OPHÉLIE, en déshabillé.

Oui, Madame, me voici.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah! très bien... (À Onésime.) Onésime, tiens, une prise, ça te réveillera.

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OPHÉLIE; puis, VAUFLEURY.

OPHÉLIE, entrant et allant vers la droite.

Me voici, Madame. (Apercevant Olga qui paraît à la porte de droite.) Ah!

OLGA.

Chut! ma table est en bas.

(Il disparaît.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Onésime.  
 Mais regarde donc Mademoiselle.  
 ONÉSIME.  
 Oh! sapr... quelle belle femme!  
 (Bruit de voix au fond.)  
 VAUFLEURY, entrant et parlant à la cantonnade,  
 avec colère.  
 Un moment, Messieurs, un moment... je vais  
 m'assurer... Ah! par exemple!  
 TOUS.  
 Quoi donc?  
 VAUFLEURY, à Onésime.  
 Quoi, Monsieur, vous vous présentez ici pour  
 épouser ma fille, et vous avez des engagements  
 ailleurs?  
 ONÉSIME.  
 Du tout.  
 VAUFLEURY.  
 Ne niez pas... j'en ai là des preuves vivantes.  
 (Appelant au fond.) Mesdemoiselles!  
 (Geneviève et Laure paraissent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, LAURE.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
 Geneviève!  
 ONÉSIME.  
 Laure!  
 M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
 Ah! bon! brelan de belles-filles!  
 VAUFLEURY.  
 Vous voyez, ces demoiselles réclament.  
 LAURE.  
 Pas moi, Monsieur... c'est mon papa.  
 GENEVIÈVE.  
 C'est mon oncle... (A part.) S'il savait que  
 Jean-Pierre nous a suivis, et qu'il est en bas.  
 M<sup>me</sup> BOMBARDA, à Vaufleury, qui lui parle.  
 Eh! après tout, que voulez-vous que j'y fasse?  
 ONÉSIME.  
 C'est vrai, à moins de me tirer à la courte-  
 paille.  
 M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
 Ah! quelle hypothèse! Mais attendez, je vais  
 parler à ces messieurs.  
 VAUFLEURY, l'arrêtant.  
 Oh! non, pas de bruit, pas d'esclandre dans  
 mon raout... Mais, que Monsieur choisisse lui-  
 même... à l'instant, tout de suite!  
 OPHÉLIE, à part.  
 Ah! quelle idée!..  
 VAUFLEURY, frappant du pied.  
 Allons, Monsieur.

OPHÉLIE.  
 Mais papa, vous voyez bien que vous le trou-  
 blez.  
 ONÉSIME.  
 C'est vrai... vous me troublez avec vos lazzis.  
 OPHÉLIE.  
 Je suis sûre que si M. Onésime restait seul  
 un moment avec nous.  
 TOUS.  
 Comment?  
 OPHÉLIE, bas, à son père.  
 Consentez, j'ai une idée.  
 M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
 C'est que... laisser mon petit en tête-à-tête  
 avec trois jeunesses de cet acabit!  
 OPHÉLIE.  
 Ah! par exemple! n'a-t-elle pas peur qu'on  
 le lui mange?  
 ONÉSIME.  
 Ne craignez rien, maman, j'ai de la défense.  
 VAUFLEURY.  
 Allons, après tout, si c'est le moyen de nous  
 tirer d'embarras...

Aux : Que 'rille de la Réine d'un jour.

Qu'enfin il se décide,  
 Seul il jugera mieux.  
 Oui, son cœur en ces lieux...  
 Sera son meilleur guide.  
 A ses désirs cédons,  
 Et pour quelques instans sortons.  
 ONÉSIME.  
 Pour qu'ici je décide,  
 J'en conviens, j'aime mieux  
 Dans ce choix hasardeux  
 Que mon cœur seul me guide.  
 Passez dans ces salons,  
 Ensemble ici nous resterons.

(M<sup>me</sup> Bombarda sort avec Vaufleury par le fond à  
 droite. Pendant qu'ils sortent, et qu'Onésime  
 les reconduit au fond, Ophélie a parlé bas aux  
 deux autres jeunes filles; celles-ci ont à leur tour  
 fait signe à Anatole et à Jean-Pierre, qui ont paru  
 aux portes latérales.)

SCÈNE X.

ONÉSIME, OPHÉLIE, LAURE, GENEVIÈVE,  
 OLGAR.  
 OLGAR, reparaisant à droite, à Ophélie.  
 Vous viendrez?  
 OPHÉLIE, lui montrant Onésime.  
 Dès que nous aurons pu nous débarrasser de  
 lui.  
 ONÉSIME, à la cantonnade.  
 Eh! oui, maman, soyez tranquille.

OPHÉLIE, courant aux jeunes filles.  
Vous n'en voulez pas non plus... alors, faites et dites comme moi.

ONÉSIME, qui a fermé la porte.

Là... Mesdemoiselles, maintenant...

OPHÉLIE, l'interrompant.

Oui, maintenant qu'il n'y a plus d'étrangers ici, je vous déclare, Mesdemoiselles, que j'aime trop Monsieur pour le céder à qui que ce soit.

LAURE.

Et moi aussi, Mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Et moi aussi.

ONÉSIME.

Ah! ah! voici un autre genre de grabuge à présent.

OPHÉLIE.

J'ai des droits... et des ongles pour les défendre.

LAURE, avançant sur elle.

Moi aussi, Mademoiselle.

GENEVIÈVE, même jeu.

Moi aussi

ONÉSIME, les séparant.

Mesdemoiselles! Mesdemoiselles!.. Les malheureuses! elles vont s'abîmer le physique!.. Le mien commet des ravages effrayants chez les femmes!

OPHÉLIE, avec force.

Non, non!

ONÉSIME.

Mademoiselle!

OPHÉLIE, avec énergie.

C'est moi que vous épousez!

GENEVIÈVE.

C'est moi!

LAURE.

C'est moi!

ONÉSIME.

Mon Dieu! s'il ne s'agissait pour vous mettre toutes d'accord... ah! parbleu!.. Mais nous avons les lois du code Napoléon.

TOUTES TROIS.

Ah!

ONÉSIME.

Un moment.

Aux du Paradis de Mahomet.

Grand Dieu! quel embarras extrême!

LAURE.

C'est mon trésor, mon bien.

GENEVIÈVE.

Non, c'est le mien.

OPHÉLIE.

Non, c'est le mien.

LAURE.

C'est moi qu'il aime.

OPHÉLIE.

C'est moi, je le soutien.

ONÉSIME.

Je n'ensais rien.

LAURE.

Pour l'épouser, moi je trahis  
Un aimable et jeune commis.

GENEVIÈVE.

Et moi, Jean-Pierre, un garçon d' mon pays.

OPHÉLIE.

Et moi, pour lui,  
Dès aujourd'hui  
Je laisse un boyard d'Astracan,  
Un descendant  
Du fameux Gengiskan!

ENSEMBLE.

Pour lui mon amour est extrême!

C'est mon trésor, mon bien,  
Sachez-le bien.

C'est moi seule, c'est moi qu'il aime!  
Dans le plus doux lien,  
Oui je le tien.

ONÉSIME.

Grand Dieu! quel embarras extrême!  
Et quel trouble est le mien.

J'hésite bien.

Comment savoir celle que j'aime?

J'ai beau regarder bien,  
Je n'en sais rien.

OPHÉLIE.

Eh bien! alors, que le hasard, que le sort en décide.

ONÉSIME.

Là, vous en revenez à mon idée, vous, la grande: la courte-paille.

OPHÉLIE.

Fi donc!.. c'est trop trivial... non, que l'amour seul soit son guide... oui, bel Onésime...

ONÉSIME.

Mademoiselle. (A part.) C'est fini, je l'ai fascinée à mort; la grande!

OPHÉLIE.

Onésime! cher amour, avez encore ce trait de ressemblance avec le Dieu de Cynthère.... mettez ce tissu (Elle montre un foulard.) sur vos beaux yeux.

ONÉSIME.

Plait-il?

OPHÉLIE.

Et, alors, celle de nous vers laquelle Cupidon guidera votre jolie main.

ONÉSIME.

Ma jolie main!

OPHÉLIE.

Celle-là... sera votre épouse fortunée.

ONÉSIME.

Ah! bien, j'y suis... je comprends... si vous m'aviez dit tout de suite: Jouez-vous à colin-maillard... (A lui-même.) Au fait.. ça me va... je crois que je verrai mieux celle que je veux, quand je ne les verrai plus.

LES JEUNES FILLES, qui pendant cet à parte faisaient signe à leurs amans qui ont entr'ouvert les portes.

Vous consentez?

ONÉSIME.

Oui, mais vous direz : *Casse-cou*.

LAURE, lui mettant le foulard sur les yeux.

Attendez...

OPHÉLIE, à Olgar, qui vient à elle, bas, vivement.

Vous m'épouserez!...

OLGAR.

Vous êtes déjà ma femme.. (Mouvement de surprise d'Ophélie.) sur mon passeport...

ONÉSIME, à Laure.

Ah! cristi! ne serrez pas tant.

OPHÉLIE, à Olgar.)

Je le serai autrement?

OLGAR.

Certainement.

OPHÉLIE.

Quand?

OLGAR.

En arrivant à Astracan.

OPHÉLIE.

Souvenez-vous-en.

ONÉSIME.

Y êtes-vous, Mesdemoiselles?

ENSEMBLE.

Air: Le bonheur, il est là.

LES TROIS AMANS.

Sans frayeur, sans éclats,  
D'un amant qui t'adore,  
Allons, viens, suis les pas :  
Le bonheur est là-bas!

LES JEUNES FILLES.

Sans frayeur, sans éclats,  
De celui qui m'adore  
Je puis suivre les pas :  
Le bonheur est là-bas!

ONÉSIME, cherchant.

Je n'y vois goutte, hélas!  
Et ne tiens rien encore;  
Je n'ose faire un pas,  
Et ma femme est là-bas.

(Olgar, Ophélie, Anatole et Laure sortent par la porte de droite.)

JEAN-PIERRE, à Geneviève.

Oh! venez.. la carriole est en bas.. Montons, et je vous conduis chez ma tante et au bonheur à grands coups de fouet. (Elevant la voix.) Gare! gare!

(Il entraîne Geneviève.)

ONÉSIME, effrayé.

Oh! qu'est-ce qu'il y a.. j'allais me cogner?.. Merci, Mademoiselle.

SCÈNE XI.

ONÉSIME, seul; puis, LOUISON; ensuite, M<sup>me</sup> BOMBARDA.

ONÉSIME, cherchant.

Personne! Parbleu! il est assez étonnant que sur trois femmes qui sont ici je n'attrape jamais (Il se cogne sur un fauteuil.) Oh!... jamais que moi.. Ah ça! mais... dites-donc : *Casse-cou*, au moins!...

(Bruit de voix au dehors. — On entend Vaufeury, Rousselot et Charançon passer au fond en criant : Par ici!)

LOUISON, entrant par la gauche.

Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est donc?

ONÉSIME, la saisissant.

Ah! enfin!... j'en tiens une!

LOUISON.

O ciel! M. Onésime!

ONÉSIME, tressaillant.

Sapristi! la voix de ma jarretière rose!

LOUISON.

Ah! laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie.

(Le bruit recommence, la porte du fond s'ouvre.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, entrant.

Quelle horreur! Décampées toutes trois! Et mon jeune homme?...

ONÉSIME.

Maman, qu'est-ce que je tiens là?

M<sup>me</sup> BOMBARDA, lui ôtant le foulard.

Regarde, imbécille!

ONÉSIME, stupéfait.

Louison! quoi, Louison!.. Et cette fois, c'est réel!... Ce n'est pas un nuage, une fumée que je touche.

LOUISON.

Beaucoup trop, Monsieur, finissez!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Ah ça... qu'est-ce que tu chantes?

ONÉSIME.

Mes amours.. maman!.. Oh! oui, ma vision.. Vous savez, ma vision... c'est elle... Louison, sans quoi je ne puis respirer ni de jour, ni de nuit...

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Voulez-vous bien vous taire, grand croustilleux!

ONÉSIME.

Mais puisque le destin a prononcé... Car, voilà où paraît le doigt du destin... je cours après une banlieue, une Gisoraise et une Parisienne... et j'attrape...

LOUISON.

Une Marseillaise!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Hein!..

ONÉSIME.

Département des Bouches-du-Rhône.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Comment, petite, tu serais du pays à M<sup>lle</sup> Félicité Bouillabaisse?

LOUISON.

Tiens... mais... c'est ma tante.

M<sup>me</sup> BOMBARDA.  
Comment, comment, tu es une petite Bouillabaisse!... l'héritière de M<sup>lle</sup> Félicité? Ah!... si j'avais su... Mais cette jeune fille parlait si peu, en général.

ONÉSIME.

Je la ferai parler davantage en...

M<sup>me</sup> BOMBARDA, d'un air prude.

Onésime!

ONÉSIME.

Maman!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Je voudrais pourtant bien que vous bridassiez votre langue... devant les dames...

ONÉSIME.

Oui, maman... O Louison.

(Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> BOMBARDA, scandalisée.

Onésime!...

ONÉSIME.

C'est plus fort que moi, maman!... Elle est si jolie!... regardez donc... Je ne connais pas toutes les bouches du Rhône... mais je trouve celle de ma Louison...

(Cris au dehors : Les voici... les voilà... Au même moment, les trois couples fugitifs sont ramenés par Vaufleury.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VAUFLEURY, JEAN-PIERRE, OLGAR, OPHELIE, LAURE, GENEVIÈVE.

CHOEUR.

Air : La guerre, la guerre.

Beautés fugitives,  
Tendres chevaliers,  
Nous sommes captives!  
Elles sont  
Ils sont prisonniers!  
Et nous

VAUFLEURY.

Où, jeunes gens, j'arrangerai cela tout à l'heure avec vos parents.

JEAN-PIERRE, enlevant Geneviève dans ses bras.  
Eh! hop!

Il l'embrasse.)

VAUFLEURY, à Olga.

Quant à vous, Monsieur, du moment que votre intention est d'épouser mon Ophélie! (Avec orgueil.) Ma fille... la fille d'un maître de danse, Boyarde! Quel pas brillant.

OPHÉLIE, baissant les yeux.

Mon papa, la vertu n'est-elle pas toujours?...

VAUFLEURY, vivement.

Toujours!.. Ah ça! et ce jeune homme que s'arrachaient ces trois charmantes vierges?

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

Il se fiance à la quatrième. (Mouvement d'Onésime et de Louison.) Hein! ça vous surprend, mes enfans... vous ne pensiez pas que j'y obtempérasse? (Avec solennité, en les bénissant.) J'y obtempère! et maintenant que j'ai marié mon garçon, ma chasse aux belles-filles est finie... Qui est-ce qui m'invite pour une pastourelle?

CHOEUR.

Air :

Leur bonheur est certain,  
Car dans l'hymen, je pense,  
Ils vont, comme à la danse,  
Se donner tous la main.

LOUISON.

Mais à notre bonheur,

GENEVIÈVE.

Il manque quelque chose.

LAURE, à Ophélie.

Parlez!

OPHÉLIE.

Du tout!

LAURA.

Pourquoi?

OPHÉLIE.

Du par terre-j'ai peur!

M<sup>me</sup> BOMBARDA.

À quatre, c'est possible, oui; mais à cinq... on ose.

ENSEMBLE TOUTES LES CINQ.

Que celui qui la cause  
Calme notre frayeur.

REPRISE DU CHOEUR.

Leur bonheur, etc.

FIN.